

## Drapeaux en berne pour le 14 juillet

Comme des milliers de Français, hommes, femmes et enfants s'étaient préparés pour célébrer le 14 juillet à Nice sans se douter que la fête allait tourner au cauchemar. Alors que cette journée devait faire honneur aux valeurs de la République française, la liberté et la fraternité se sont ajoutées aux 84 victimes de ce nouvel attentat qui s'est produit alors que les derniers éclats du feu d'artifice venaient à peine de disparaître. > P. 6



# Aujourd'hui la Turquie

M 4388-137 F. 6,50 € - RD  
N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

12 TL - 6,50 euros

www.aujourdhuilaturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 137, Août 2016

## Turquie : retour sur un coup d'État avorté

Une partie de l'armée turque a tenté d'organiser un coup d'État, dans la nuit du 15 au 16 juillet. Le gouvernement avait repris la situation en main samedi, après une longue nuit d'incertitude. Une semaine après les faits, c'est un Président, Recep Tayyip Erdoğan, à son paroxysme et une purge sans précédent parmi les partisans du mouvement Fetullah Gülen qui semblent être les derniers acteurs de cette soirée mouvementée.



> P. 6



Ozan Akyürek

Avocat au  
Barreau de Paris  
oakyurek@jonesday.com

### Brexit, et après ?

Le 23 juin dernier, à l'occasion d'un référendum, le peuple britannique s'est prononcé sur le sort du Royaume-Uni au sein de l'Union européenne.

Réclamé depuis des années par le camp eurosceptique, l'ancien Premier ministre David Cameron avait fait la promesse en cas de victoire de son parti conservateur aux législatives de mai 2015 d'organiser un référendum sur le maintien ou la sortie du Royaume-Uni de l'Union européenne.

Invité à se rendre aux urnes afin de répondre à la question « le Royaume-Uni doit-il rester un membre de l'Union européenne ou quitter l'Union européenne », le peuple britannique s'est prononcé à 51,9% en faveur du Brexit (abréviation de « British Exit »). Le Royaume-Uni a ainsi décidé de quitter l'Union européenne, après 43 ans d'adhésion.



Bien que prévue par l'article 50 du Traité de Lisbonne, c'est la première fois que sera appliquée la clause dite "de retrait". Il n'y a donc aucune référence ni exemple à suivre quant à la manière d'utiliser la procédure de sortie prévue par le Traité de Lisbonne. L'ancien Premier ministre, David Cameron, ayant démissionné, la responsabilité d'appliquer la clause de retrait revient à son successeur, Theresa May, devenue officiellement Premier ministre depuis le 13 juillet dernier.

(lire la suite page 3)



### Les célébrations du 14 juillet annulées en Turquie

*Pas de dégustation de vins et de fromages français dans les jardins du Palais de France à Istanbul et pas de chant de la Marseillaise à Izmir ou à Ankara : cette année, les traditionnelles célébrations du 14 juillet, auxquelles l'ambassadeur de France en Turquie SE Charles Fries, aurait participé pour la première fois, n'ont pas eu lieu.*

Les festivités devaient se tenir sur trois jours succincts, donnant la possibilité à l'ambassadeur de France en Turquie d'être présent aux trois cérémonies : le 13 juillet à Istanbul, le 14 juillet à Ankara et le 15 juillet à Izmir. C'est dans un communiqué de presse, le 13 juillet, que l'ambassade de France à Istanbul a annoncé l'annulation des célébrations, évoquant des raisons de sécurité : « Pour des raisons de sécurité, les réceptions prévues à Ankara, à Istanbul et à Izmir pour le 14 juillet sont annulées. Nous avons informé les autorités turques de cette décision et restons en lien étroit avec elles sur ce sujet ». En plus de ces annulations, l'ambassade de France à Ankara ainsi que le consulat général de France à Istanbul et l'Institut français d'Istanbul ont fermé leurs portes à partir du 13 au 18 juillet. C'est une première dans l'histoire de la fête nationale française en Turquie : aucun 14 juillet n'avait été annulé auparavant. Les informations quant à l'annulation de cet événement restent vagues. Mme Murielle Domenach, consule générale de France à Istanbul, a évoqué dans un mail envoyé aux ressortissants français des « informations concordantes » faisant état d'une « menace sérieuse contre l'organisation de la fête nationale du 14 juillet en Turquie ». Personne, de Mme Domenach ou de Mr Fries, n'a souhaité s'exprimer sur la nature de cette menace, mais il est facile d'en imaginer l'ampleur.

En cette période difficile en matière de menace terroriste, l'organisation de la fête nationale française en Turquie représentait un risque important. En effet, plusieurs éléments faisaient de cet événement une cible potentielle. Le lieu, d'abord : avec une dizaine d'attentats sur son territoire depuis 2015, le dernier ayant eu lieu le 28 juin dernier à l'aéroport international Atatürk, la Turquie est l'un des pays le plus touchés par le terrorisme ces derniers temps. Les convives des célébrations, ensuite : même si le groupe armé État islamique n'a jamais revendiqué d'attentat en Turquie, plusieurs attaques leur ont été attribuées, et l'on sait que les ressortissants étrangers, notamment français, sont une des cibles de l'organisation terroriste. Le symbole, enfin : le 14 juillet représente la liberté, l'égalité et la fraternité, valeurs emblématiques françaises que le groupe terroriste ne partage manifestement pas. Rappelons qu'une attaque terroriste revendiquée par le groupe armé État islamique s'est produite le soir de la célébration de la fête nationale cette année à Nice, causant la mort de 84 personnes. C'est pour toutes ces raisons que le 14 juillet en Turquie représentait un risque cette année. Aujourd'hui la Turquie aurait dû participer à ces festivités et distribuer à cette occasion son 136<sup>e</sup> numéro, mais, finalement, on se dit que cette annulation était pour le mieux. On reviendra l'année prochaine !

\* Charlyne Thiery



Dr. Hüseyin Latif

Directeur  
de la publication

### Un juillet bien triste

D'habitude, j'attends le 14 juillet pour partir en vacances et ensuite je suis libre jusqu'au 1<sup>er</sup> août. Mais, depuis une douzaine d'années, j'ai trois rendez-vous importants dans mon agenda en juillet.

(lire la suite page 5)

### Les pianistes de Sion

**Ayşegül Sarıca :**  
« Le piano représente une énorme partie de ma vie »



(lire la suite page 11)

### Retour sur...

**La Turquie et le Brexit, l'édito de Mireille Sadège, P. 2**

Enjeux du rétablissement des relations diplomatiques entre la Turquie et Israël, Camille Saulas, P. 4

**Pokémon Go, entre scandale et révolution, Dorian Alinaghi, P. 7**

### Iran, carnet de voyage



(lire la suite page 12)



Mireille Sadège

Rédactrice en chef  
Docteur en histoire  
des relations  
internationales

## La Turquie et le Brexit

Après la victoire du Brexit, de nombreux articles sont parus dans la presse turque afin de le décrypter et expliquer ses conséquences. Parmi les eurosceptiques, la journaliste Nuray Mert, dans son article intitulé *Turquie et Brexit, bien fait pour les mécréants*, commence en citant Gandhi, qui avait dit que la civilisation occidentale : « pourrait être une bonne idée ». Elle écrit alors : « dans l'après-Brexit, on peut faire le parallèle avec l'UE. La journaliste s'interroge alors sur l'idée qui aurait pu être bien : pourquoi est-elle en difficulté ? Elle indique ensuite que le président Erdoğan n'avait pas tort de se moquer, après le Brexit, de l'ancien Premier ministre anglais, David Cameron, en déclarant : « [Cameron] a déclaré que 'l'entrée de la Turquie dans l'UE ne sera pas possible avant l'an 3000'. Peu de temps après, c'est son pays qui quitte l'UE ». La journaliste critique toutefois ceux qui se réjouissent de la crise déclenchée par le Brexit au sein de l'UE et qui sont d'avis que cette situation est avantageuse pour la Turquie.

Les journalistes pro-européens analysent aussi le Brexit. Dans son article intitulé *Les leçons du Brexit*, la journaliste Nilgün

Cerrahoğlu écrit : « La leçon la plus importante du Brexit est que l'outil démocratique qu'a été le référendum se transforme désormais en un pur outil de populisme. Par ailleurs, la campagne de sortie de l'UE ne s'est nullement intéressée à des arguments véridiques ; c'est ceux qui ont crié le plus fort et qui ont le mieux su jouer sur les peurs des électeurs qui ont été entendus. Ainsi, le dialogue et la raison ont été écartés au profit de la rhétorique ». Elle invoque enfin 'l'épouvantail turc', soit le constat que l'hypothétique adhésion de la Turquie à l'UE a servi à manipuler l'opinion publique. 'La peur de la Turquie' s'est exprimée ouvertement par des propos racistes, pour la toute première fois. La journaliste termine en citant Antonio Guterres, l'un des présidents de Socialisme international : « La tolérance n'existe plus. Les Lumières ont été l'un plus grands apports de l'Europe à l'humanité, mais désormais on ne s'interroge plus. On s'éloigne de plus en plus des valeurs rationnelles au profit de celles irrationnelles ».

Dans son article *Les Anglais sont-ils européens ?* Le journaliste Ali Sirman écrit : « connus pour leur pragmatisme, leur sang froid, les Anglais nous ont étonnés lors du dernier référendum. L'intelligence et le bon sens ont laissé place aux peurs ». Le journaliste rappelle ensuite les propos de Churchill à De Gaulle, lors

de la Seconde Guerre mondiale : « À chaque fois que Londres s'est trouvée en position de choisir entre la Manche et l'Atlantique, elle s'est prononcée en faveur du second ». C'est pourquoi De Gaulle s'est opposé à l'adhésion de la Grande-Bretagne en 1961 et en 1967, et il a fallu attendre qu'il soit décédé afin que l'Angleterre puisse accéder au statut de membre.

Un autre journaliste, Erol Manisali rapporte le témoignage d'un Anglais : « Qu'est-ce que l'Angleterre fait dans l'UE ? Nous nous sentons bien plus proches des Américains que des Européens ! » Pour le journaliste, l'Anglais en question : « Ne digérait pas que l'Angleterre s'abrite politiquement, économiquement et culturellement sous le parapluie de l'UE ». Erol Manisali invoque également un point commun entre la Turquie et l'Angleterre : « Depuis la Première Guerre mondiale, l'Angleterre est coincée entre les États-Unis et l'Europe tout comme à l'époque des Tanzimat, l'Empire ottoman était coincé entre l'Orient et l'Occident. L'Angleterre, en raison de ses liens historiques avec des pays des quatre coins du monde ainsi qu'avec ses concurrents historiques en Europe - à savoir la France et l'Allemagne - a conservé sa position au sein de l'UE pour aujourd'hui arriver au Brexit. Mais, après son indépendance, grâce à Atatürk, la Turquie a pu rompre

avec sa position en décidant de se tourner vers l'Occident ». Le journaliste termine en rappelant que l'un des fervents partisans du Brexit, Boris Johnson, n'est nul autre que le petit fils d'un diplomate turc, Zeki Kunalalp.

Le ministre turc des Affaires étrangères, M. Mevlüt Çavuşoğlu, a déclaré « Je pensais qu'avec une courte victoire, l'Angleterre allait rester dans l'UE. » Il a ajouté : « le Brexit montre l'échec de l'Union en matière d'islamophobie, de racisme et de haine de l'étranger ».

Pour le chercheur Başak Kale du département de relations internationales à l'Université ODTÜ : « La Turquie a perdu un soutien important au sein de l'UE, car comme on le sait, l'Angleterre était traditionnellement pour son adhésion dans l'Union. Le Brexit aura donc une influence négative sur le processus d'adhésion de la Turquie. Par ailleurs, on peut craindre que l'Union écarte la question de l'élargissement de ses priorités afin de se consacrer davantage à ses problèmes internes ». Elle poursuit : « Il n'y a aucun doute qu'Ankara conservera son objectif d'adhésion à l'UE dans la période à venir, car l'Europe reste son plus grand partenaire. Et, la crise en Syrie a montré clairement que la Turquie doit davantage s'approcher et dialoguer avec ses alliés occidentaux ».

## Les dirigeants du Brexit quittent le navire

Leader incontesté du « Out », Nigel Farage a réussi à faire trembler l'Europe. Depuis 2006, il était président de l'UKIP, parti pour l'indépendance anti-européen et xénophobe.

C'est sa menace de débaucher les députés conservateurs eurosceptiques qui a conduit l'ancien Premier ministre David Cameron à procéder à un référendum. Cela faisait plus de dix ans qu'il essayait de faire sortir le Royaume-Uni de l'Union européenne. Après l'avènement du Brexit le 4 juillet dernier, il décida contre toute attente de quitter son parti d'extrême droite « Mon objectif de sortir l'UE est atteint [...] J'ai accompli ma mission. Pendant la campagne du référendum, j'ai déclaré que je voulais récupérer mon pays. Maintenant, je dis que je veux récupérer ma vie ». Boris Johnson, ancien maire de Londres et figure de proue du Brexit, connu aussi comme un ardent partisan de l'entrée de la Turquie dans l'Europe, a lui aussi quitté le navire.

### Vers une bataille de succession

Que deviendra l'UKIP si ces deux chevaliers de la table du Brexit l'ont réellement quitté ? Plusieurs experts annoncent la disparition du parti. Mais tout dépend de la capacité de ce petit parti à gérer la succession. D'autant plus de nombreux candidats essayent de récupérer le trône. Sur Twitter, M. Carswell a posté un grand smile après l'annonce de la démission de M. Farage. D'après la BBC, ce député pro-immigration a « joué un rôle important » dans le référendum, et son départ était « une énorme chance pour le parti [...] Mais il faut empêcher le UKIP de succomber à la tentation de devenir un parti protestataire et chauvin ». Selon ses propres pronostiques, ses chances de prendre le contrôle seraient « nulles ou égales à zéro ». Suzanne Evans, l'ancienne porte-parole du parti, est hors course. En effet, elle a été écartée de l'UKIP pour défaut de loyauté. Cependant, Steven Woolfe, député européen fervent défenseur du Brexit, est un candidat possible à la succession, tout comme Paul Nuttall, numéro deux

du parti, qui a été élu député européen dans le nord-ouest de l'Angleterre. Nigel Farage, quant à lui, a déjà refusé de désigner un dauphin. Cette bataille de succession se terminera au congrès d'automne du UKIP. L'ancien leader n'a pas renoncé à se présenter aux élections législatives prévues en 2020. Il continuera à siéger au Parlement européen aux côtés de ses collègues de Parti jusqu'au départ du Royaume-Uni de l'Union européenne. De plus, Nigel Farage a pris un plaisir fou à narguer Jean Claude Juncker, le président de la Commission européenne. Il avait déclaré en plein hémicycle : « Quand je suis arrivé ici, il y a 17 ans, j'avais dit que je voulais mener une campagne pour faire sortir le Royaume-Uni de l'Union européenne, vous m'avez tous ri au nez... Vous ne riez plus maintenant ! »

### Un vent de xénophobie

Nigel Farage a réussi à instaurer un climat xénophobe durant et après la campagne du référendum du Brexit. Les « faits divers » inondent la presse anglaise. « On est en Angleterre ici ! Les étran-



gers ont quarante-huit heures pour foutre le camp ! », a déclaré un client alors qu'il faisait la queue dans un supermarché très fréquenté dans l'ouest du pays. Les Polonais sont les plus touchés par ce tragique phénomène. Un SMS a terrorisé plus de 200 travailleurs polonais « Halte à la vermine polonaise ». À Londres, un centre culturel polonais s'est vu taguer d'un grand « Go home ! ». Dans le nord, plusieurs hommes crachant des insultes racistes sont allés poignarder le client d'un petit restaurant. Si son pronostic vital n'est plus engagé, il risque toutefois de ne plus jamais marcher. Avec la politique du Brexit, il n'est pas étonnant que les groupes les plus racistes et xénophobes de la population anglaise se sentent désormais pousser des ailes. Les dirigeants conservateurs et travaillistes, qu'ils soient pour le « Leave » ou le « Remain », y ont joué un rôle considérable. Ce sont les discours racistes, sur l'immigré voleur d'emploi ou sur les mensonges de l'Union européenne qui ont créé ce boom d'intolérance et de xénophobie. Espérons que le mouvement ouvrier britannique réussira à sortir du piège du « Brexit ». Ce dernier doit revendiquer l'ouverture immédiate des frontières et la liberté de circulation, et surtout combattre le racisme grandissant au Royaume-Uni.





**Ozan Akyurek**

Avocat au Barreau de Paris  
oakyurek@jonesday.com

(Suite de la page 1)

**Brexit : Les modalités de sortie selon l'article 50 du Traité sur l'Union européenne (TUE)**

Depuis son entrée en vigueur le 1<sup>er</sup> décembre 2009, le Traité de Lisbonne offre la possibilité aux Etats membres de se retirer de l'Union européenne via l'article 50 du Traité sur l'Union européenne. Cet article dispose en son premier alinéa que « *tout Etat membre peut décider, conformément à ses règles constitutionnelles de se retirer de l'Union* ». L'article décrit ensuite les différentes étapes à suivre afin de quitter l'Union.



Dans un premier temps, l'Etat Membre qui décide de se retirer, en l'occurrence le Royaume-Uni, doit notifier son intention au Conseil européen de manière à déclencher officiellement le processus de retrait de l'article 50. S'engageront alors des négociations entre le Conseil européen et le Royaume-Uni afin de fixer les modalités de retrait. Une fois un accord trouvé, et après approbation du Parlement européen, le Conseil européen, devra accepter l'accord à son tour. Le Conseil statuera à la majorité qualifiée (c'est-à-dire 20 des 27 Etats membres, représentant au moins 65% de la population de l'Union à 27).

La durée des négociations prévue par l'article 50 est de deux ans. Cependant, le Conseil européen, en accord avec le Royaume-Uni, peut décider à l'unanimité de proroger ce délai.

En l'absence de précédent, une incertitude existe concernant les négociations prévues par l'article 50. De quelle manière seront-elles gérées ? En effet, cette phase de négociation permettra non seulement de définir les modalités de retrait mais également d'encadrer les futures relations entre le Royaume-Uni et l'Union européenne.

L'article 50 alinéa 3 dispose que « *les traités cessent d'être applicables à l'Etat concerné à partir de la date d'entrée en vigueur de l'accord de retrait ou à défaut deux ans après la notification* ». Ainsi, jusqu'à la fin du processus de négociations, le Royaume-Uni restera un membre à part entière de l'Union européenne, avec tous les droits et obligations qui en découlent. Selon les traités que le Royaume-Uni a ratifiés, le droit européen continuera à s'appliquer au Royaume-Uni jusqu'à ce que celui-ci ne soit plus un membre de l'Union.

**Brexit, et après ?**

**Quelles relations entre l'Union européenne et le Royaume-Uni ?**

Une fois hors de l'Union européenne, quelles relations le Royaume-Uni entretiendra-t-il avec celle-ci ? Juridiquement et en l'absence de précédent, tout semble possible. Le Royaume-Uni pourrait s'inspirer de modèles existants afin d'élaborer ses relations futures avec l'Union.

Le Royaume-Uni pourrait tout d'abord conserver un accès privilégié au marché commun européen en rejoignant l'Espace économique européen (EEE), comme c'est le cas pour la Norvège. Le Royaume-Uni pourrait ainsi bénéficier d'un accès au passeport financier européen, permettant aux banques britanniques de travailler sans restriction dans tous les Etats membres, et de ne pas être soumis aux droits de douane sur les biens. Cependant, le Royaume-Uni devra alors continuer de respecter les règles contraignantes de l'Union européenne, sans toutefois participer à leur élaboration, et verser une contribution financière au budget européen.

Un autre cas de figure envisageable serait la conclusion d'accords bilatéraux entre le Royaume-Uni et l'Union européen, comme ceux adoptés par la Suisse. Sur la base de ce modèle, le Royaume-Uni n'aurait pas accès au passeport financier européen mais bénéficierait d'une absence de droits de douane sur les biens. En échange, le Royaume-Uni devra respecter les règles de l'Union européenne sur les activités couvertes par les accords bilatéraux et également contribuer au budget européen.

En l'absence d'accord, il est également possible que les relations entre l'Union et le Royaume-Uni soient organisées selon les règles de l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC), ce qui ferait du Royaume-Uni un simple Etat tiers vis-à-vis de l'Union européenne. Des droits de douane seraient prélevés selon les modalités internationales et le pays devra respecter les normes européennes pour accéder au marché européen.

Le Royaume-Uni pourrait également innover et négocier un accord spécial avec l'Union européenne, accord qui lui permettrait de continuer à accéder au marché unique tout en conservant quelques privilèges. Cependant, les négociations sur un accord inédit pourraient être longues, des rapports de force risquant de se créer entre les deux parties.

Face à cette situation historique au sein de l'Union européenne, beaucoup d'incertitudes demeurent quant à la place qu'occupera le Royaume-Uni vis-à-vis de l'Union européenne dans les prochaines années. Les deux années de négociations prévues par l'article 50 du Traité peuvent sembler difficilement suffisantes pour trouver un accord. Seul l'avenir nous dira comment aboutiront les négociations entre le Royaume-Uni et l'Union européenne et comment évolueront leurs relations.



**Dr. Olivier Buirette**

**Les Balkans face au Brexit : Menaces annoncées sur la poursuite de l'élargissement de l'UE ?**

Depuis la date fatidique du 23 juin 2016 et la victoire du « Oui » à la sortie du Royaume-Uni de l'UE, les conséquences ne cessent de déferler sur l'Europe. Peu à peu, la gouvernance de l'UE se retrouve finalement confrontée à tous les problèmes qui n'ont pas été traités depuis l'échec de la constitution européenne en 2005 : problèmes de flux migratoires, de gouvernance économique et enfin d'élargissement et de limites des frontières que nous devons donner à l'UE. Certains commencent à parler d'un projet de refondation européen, mais cela n'est plus impossible. Ce qui est certain, c'est qu'encore une fois, ce sont les zones les plus fragiles de l'Europe qui sont impactées par les conséquences du Brexit.

Certes l'Europe centrale - ex-Europe de l'Est - a vécu ces dernières années sous le signe des crises économiques et a vu ses démocraties se radicaliser peu à peu (notamment en Pologne et en Hongrie), mais c'est bien évidemment sur la situation toujours instable des Balkans que les observateurs se focalisent ces derniers temps. En effet, si la Croatie (la dernière entrée dans l'UE le 1<sup>er</sup> juillet 2013) et la Slovénie (entrée le 1<sup>er</sup> mai 2004) sont à l'heure actuelle les deux ex-Républiques de l'ex-Yougoslavie qui semblent amarrées le plus solidement à l'UE, il n'en demeure pas moins que

les autres pays de la région forment une véritable file d'attente frappant à la porte de Bruxelles.

Lors du troisième sommet UE-Balkans du lundi 4 juillet dernier, Angela Merkel et François Hollande se sont voulus rassurants quant aux processus d'adhésions en cours. Personne n'oublie toutefois l'actuelle crise migratoire qui déstabilise profondément une région où les questions ethniques et religieuses ont dramatiquement été exploitées à la fin du 20<sup>e</sup> siècle au profit de la terrible guerre de Yougoslavie. À peine stabilisée, la région reste fragile. Aujourd'hui, les Balkans pourraient de nouveau connaître des difficultés dans leur processus d'adhésion à une Union européenne de plus en plus fragilisée par les crises qu'elle subit depuis 2005, et à présent ébranlée dans sa structure même avec le Brexit. À l'été 2016, le Monténégro et la Serbie ont entamé le processus d'adhésion qui, on le sait, est fort long et souvent impopulaire, car les pays en question doivent rendre leur législation conforme à celle de l'UE afin de ratifier l'acquis communautaire. Dans cette optique, il faut bien noter que le contexte économique et politique morose ne favorise pas une issue rapide de tout cela.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet [www.aujourdhuilaturquie.com](http://www.aujourdhuilaturquie.com)

**Tous pour un.**

Nous parlons la même langue que vous dans 17 pays sur quatre continents. Nous œuvrons passionnément pour vous procurer le meilleur service dans 70 aéroports à travers le monde.

Tepe Akfen  
**TAV**  
tavairports.com

## La gauche française et le libéralisme



### Un tournant libéral ?

Ces derniers mois, la France a vécu au rythme des manifestations contre la loi Travail. La pétition contre le projet de la ministre du Travail, Mme Myriam El Khomri, a recueilli plus d'un million de signatures s'élevant contre une loi jugée ultra-libérale et pro-MEDEF - le syndicat du patronat français. Le pacte de responsabilité et les baisses de la lourdeur fiscale sur les entreprises ont également été perçus comme des mesures délaissant les classes sociales en difficulté pour soutenir le milieu de l'entreprise. Mais la politique gouvernementale et la ligne du Parti socialiste ont aussi été marquées par l'opposition au TAFTA - traité de libre-échan-

ge transatlantique - et à une Europe plus libérale. D'ailleurs, le recul du gouvernement sur la loi Travail, face aux contestations, semble confirmer ces impressions. On ne peut donc pas réellement parler de « tournant libéral » comme on a pu désigner la politique de Mitterrand de « tournant de la rigueur ». Mais, il est évident que la ligne du Parti change, à l'image des positions du ministre de l'Économie, Emmanuel Macron, qui a lancé en avril dernier un mouvement politique ouvertement libéral, « En Marche ».

### Deux gauches, deux visions

En réalité, il semble que le Parti socialiste soit désormais l'incarnation de deux gauches. L'une, plus conservatrice, incarnée par les « frondeurs », l'autre décomplexée, qui affiche une politique effectivement plus libérale qu'à l'accoutumée. La « nouvelle gauche » s'apparente pour certains à une gauche qui s'adapte à son temps. Dans les colonnes du Monde, le politologue Gérard Grunberg, s'interrogeait :

À neuf mois de la présidentielle, en France, le Parti socialiste est dans tous ses états. Critiqué avec véhémence, divisé, mais également remarqué pour sa ténacité et son esprit libéral et réformateur, le PS change et la gauche française avec lui.

« Peut-on aujourd'hui être un grand parti de gouvernement, diriger l'une des principales économies du monde et continuer en même temps à véhiculer une idéologie anti-libérale et anti-mondialisation, une idéologie qui considère les chefs d'entreprise plutôt comme des adversaires que comme des partenaires ? ».

Économiquement parlant, il va sans dire que le Parti socialiste actuel ne ressemble pas au Parti socialiste d'il y a 30 ans. Mais les nouvelles dispositions semblent proposer une alternative intéressante, plus à droite sur l'échiquier politique, entre le Parti des Républicains

**Il semble que le Parti socialiste soit désormais l'incarnation de deux gauches**

et le Front de Gauche entraîné par Jean-Luc Mélenchon. Ce dernier a d'ailleurs repris les thèmes de campagne de la gauche de 2012, s'appuyant notamment sur les syndicats, tandis que le Parti socialiste fait preuve d'un relatif réalisme économique en axant sa politique sur l'entreprise et les salariés en général. Il est à noter que les syndicats représentent aujourd'hui seulement 7% de la population active en France.

On l'oublie souvent, mais le libéralisme est un courant de pensée de gauche. Sur le plan social, le PS a su respecter ses engagements, en tenant une politique sociale libérale et en autorisant le mariage pour tous, dès 2012, après l'élection de François Hollande.

\* Manon Chauvet



## Enjeux du rétablissement des relations diplomatiques entre la Turquie et Israël

Ankara, première capitale du monde musulman à avoir reconnu l'État d'Israël, a vu ses relations avec Tel-Aviv se dégrader considérablement depuis que Recep Tayyip Erdoğan, à l'époque Premier ministre, est devenu de plus en plus critique par rapport à la politique israélienne à l'encontre de la Palestine.



L'événement qui a consommé la rupture fut l'affaire du « Mavi-Marmara » qui a coûté la vie à dix humanitaires turcs. En juin 2010, un commando israélien a attaqué ce navire affrété par des organisations humanitaires afin de briser le blocus de la bande de Gaza. Six années sont passées sans que l'on puisse observer un rapprochement significatif, et ce, malgré les excuses du gouvernement israélien ; une des trois conditions qu'exigeait alors Ankara pour que la coopération entre les deux États soit rétablie. À cette condition s'ajoutent l'indemnisation des familles des victimes et la levée du blocus de Gaza par les autorités israéliennes. Si la conclusion d'un accord turco-israélien, le 29 juin dernier, qui avait pour objectif de normaliser les relations entre deux pays, en a surpris plus d'un, il n'en demeure pas moins que le projet était dans les cartons depuis plusieurs mois et qu'il répond à une logique rationnelle des décideurs turcs et israéliens.

### Des enjeux économiques avant tout énergétiques

La découverte de gisements gaziers en méditerranée orientale, qui seront exploités par Tel-Aviv, intéresse grandement la Turquie qui ne possède pas d'hydrocarbures et qui dépend de l'Iran et la Russie en matière d'approvisionnement. Or, pendant les six derniers mois, les relations avec la Russie ont été marquées par

des sanctions économiques qui touchent notamment le secteur énergétique du fait de la destruction en novembre dernier d'un avion russe SU-24 à la frontière turco-syrienne.

Selon Didier Billon, directeur adjoint de l'Institut de Relations Internationales et Stratégiques (IRIS), les ambitions régionales de Téhéran pourraient, à moyen terme, engendrer davantage de rivalités avec la Turquie. D'où le besoin criant pour Ankara de diversifier ses sources d'approvisionnement afin de devenir un hub énergétique et de soutenir son économie. Quant aux Israéliens, ils se savent en concurrence avec le Liban et l'Égypte pour l'exploitation des nouveaux gisements. Pour conserver leur place sur le marché des hydrocarbures, la Turquie se présente comme un marché florissant, mais aussi comme le tremplin le moins couteux et le plus efficace pour relier Israël au juteux marché européen. L'énergie n'est pas le seul secteur économique qui sera favorisé par le rétablissement des relations bilatérales ; le marché des hautes technologies israélien pourrait notamment bénéficier aux deux économies.

### Un rapprochement aux enjeux sécuritaires et géopolitiques

Israël n'a jamais abandonné l'idée d'une « alliance de revers » avec la Turquie pour contrer les États arabes de la région et a d'autant plus besoin de cet allié que le soutien de l'administration Obama se fait moins important et plus critique. Tel-Aviv compte aussi marginaliser de cette façon l'Iran, qui n'est plus si isolé sur la scène internationale. Israël désire par ailleurs

couper l'herbe sous le pied du Hamas en établissant une relation avec Ankara qui lui permette de faire pression sur la Turquie pour qu'elle ne soutienne plus cette organisation. Quant à Ankara, elle vit aujourd'hui une situation d'isolement diplomatique du fait de son environnement géopolitique conflictuel duquel elle désire sortir. Le refroidissement des relations avec le Kremlin a d'ailleurs amplifié le besoin de renouer avec son ancien allié israélien. En outre, à l'heure où la Turquie voit une vague de terrorisme s'abattre sur son territoire, la coopération avec Israël en matière de renseignements et de lutte contre le terrorisme devient indispensable.

C'est donc le pragmatisme qui a permis à cette alliance de se rétablir. En revanche, des obstacles au rétablissement de relations de coopération privilégiées existent. Israël est intransigent quant à la levée du blocus sur la bande de Gaza et rien n'empêche une nouvelle vague de violence d'éclater entre la Palestine et Israël. Le gouvernement turc devra alors répondre à l'opinion publique du pays. De plus, les intentions d'Ankara quant au soutien au Hamas ne sont pas claires. Quant au Caire, qui entretient des relations tendues avec Ankara, celui-ci ne manquera pas de faire savoir à Tel-Aviv son mécontentement par rapport au rapprochement turco-israélien. Enfin, depuis la fin juin, les relations turco-russes se sont rétablies et nul ne sait quel impact cela va engendrer sur le calcul rationnel de l'administration turque dans le futur. Quoi qu'il en soit, le processus est bien lancé et il est peu probable qu'à court terme nous assistions à un retour en arrière au vu des enjeux.

\* Camille Saulas

## États-Unis : le point sur la présidentielle

La présidentielle américaine se joue entre Donald Trump et Hillary Clinton. Les sondages donnent pour le moment la candidate démocrate devant son rival républicain.

Du 18 au 21 juillet dernier se tenait la convention des Républicains à Cleveland dans l'Ohio. Près de 50 000 personnes se sont rendues à cette grand-messe au cours de laquelle l'investiture de Donald Trump fût entérinée. Rappelons que le magnat de l'immobilier venait de désigner officiellement Mike Pence comme colistier pour la vice-présidence, le gouverneur de l'Indiana, connu pour ses positions très conservatrices. L'homme est notamment opposé au mariage homosexuel et au droit à l'avortement. Hillary Clinton a quant à elle dû attendre le 25 juillet pour voir la convention démocrate de Philadelphie donner son coup d'envoi. L'ancienne première dame a dû attendre la toute fin des primaires pour être assurée de sa victoire face à Bernie Sanders. "C'est la première fois dans l'histoire de notre pays qu'une femme est investie par l'un des grands partis", s'est-elle félicitée devant ses soutiens à New York début juin. Au total, l'ancienne secrétaire d'Etat de Barack Obama a remporté 34 des 57 scrutins organisés lors des primaires. Son rival "socialiste", Bernie Sanders, a publiquement fait savoir qu'il voterait pour Hillary Clinton et fait désormais campagne à ses côtés.

La course à la Maison Blanche entre donc dans sa phase finale, Hillary Clinton et Donald Trump s'affrontent désormais dans un duel historique.

\* Guillaume Almalech-Asmanoff



Dr. Hüseyin Latif

Directeur  
de la publication

(Suite de la page 1)

Donc, ce sont de semi-vacances pour moi et comme pour plusieurs autres personnes travaillant dans le secteur médiateur. En revanche, ce mois de juillet ne s'est pas passé comme les autres années !

Plusieurs incidents et événements malheureux se sont produits cette année.



Le 29 juin, nous avons appris avec beaucoup de tristesse le décès de notre chroniqueur Monsieur **Ertuğrul Ünlüsü**. Il était un des professeurs brillants du Lycée Saint-Benoit d'Istanbul, depuis 1990.

Tandis que l'on se préparait à fêter le 14 juillet. Le 13 juillet, vers le midi, nous avons reçu l'email et le SMS du Consulat général de France à Istanbul qui, en lien avec les autorités turques, annonçait l'annulation des réceptions prévues

## Un juillet bien triste

à Istanbul, à Izmir ainsi qu'à Ankara pour des raisons de sécurité. Rappelons que les célébrations du 14 juillet à Istanbul devaient se dérouler cette année le mercredi 13 juillet.

Le 14 juillet au soir, nous avons appris qu'à Nice un homme a foncé dans la foule avec un camion sur la promenade des Anglais ; attaque causant 84 morts et plus de 120 blessés. J'ai alors adressé un message à **S. E. Charles Fries**, l'Ambassadeur de France à Ankara dans lequel j'ai qualifié cette attaque d'« acte barbare contre l'humanité, mais aussi contre les droits de l'Homme et de la liberté, car cette attaque terroriste avait pour objectif de frapper les gens sans défense réunis pour célébrer l'une des fêtes les plus emblématiques du monde ».



Le 15 juillet **Prof. Dr. Nevzat Yalçıntaş**, membre du comité de rédaction de notre journal est décédé. Médiateur important dans les affaires internationales pour la

Turquie, il a voué sa vie à promouvoir la paix.

Le même jour, nous n'avons pas fermé l'œil de la nuit en raison du bruit des avions de chasse pilotés par les militaires qui ont tenté de faire un coup d'État en Turquie avec le soutien de **Fethullah Gülen**, un imam, soutenu par les Américaines, qui s'est réfugié en Pennsylvanie, aux États-Unis, depuis 1999. Les militaires ont tiré sur les civils qui tentaient d'empêcher que les chars avancent. Plusieurs généraux et colonels ont été arrêtés. Les affrontements ont duré toute la nuit ; faisant au moins 265 morts et plus de 1400 blessés, civils et policiers. Le Parlement a été bombardé à Ankara où plusieurs policiers ont été tués. À Istanbul, les soldats ont ouvert le feu sur la foule et ont blessés certaines personnes qui étaient sorties, répondant à l'appel de **Recep Tayyip Erdoğan**.

Le 22 juillet, enfin, une fusillade a éclaté à Munich dans un centre commercial : dix morts, seize blessées...

Il me reste encore deux rendez-vous importants ce mois-ci. Le 30 juillet, j'assisterai à la Fête du Trône (Maroc) ainsi qu'à la fête nationale Suisse du 1er août, mais pour cette dernière je viens de recevoir un message qui annonce son annulation.

Et enfin, j'espère bien un peu de vacances...

\* Dr. Hüseyin Latif  
Directeur de la publication

Ali Türek

## L'invitation

« Les soleils mouillés / De ces ciels brouillés / Pour mon esprit ont les charmes / Si mystérieux / De tes traîtres yeux, / Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté, / Luxe, calme et volupté. »

On avait trop longtemps cru que les lignes de Baudelaire nous désignaient un certain Occident où régnait tout cet état d'âme de sérénité. Notre lecture avait pourtant soigneusement caché tout un autre royaume, digne de l'hommage que portaient ces lignes du grand poète. Un royaume rêvé, un royaume fantasmé. L'Orient...

Le regard se concentre d'abord sur une femme, on la voit de dos. Elle joue du luth derrière une minuscule table de nature morte. Puis, le même regard se dirige vers un second plan où se trouve un bassin presque invisible, mais bien présent. Une vingtaine de corps, nus, accompagnent cette ambiance de charme. Un cercle fait par des chairs remplit une chambre entière.

C'est le tableau d'un repos, « d'un repos voluptueux », comme on la qualifierait plus tard. Sous le pinceau d'In-



gres, ce repos nous dévoile une intimité très lointaine et inaccessible. On ne doute pas vraiment de cette distance. Attirant notre regard pour plus de contemplation du corps, le tableau met à l'honneur un sens de l'esthétisme bien particulier de la nudité féminine, cette esthétique rêvée de l'Orient, sous la forme précisément stambouliote et ottomane des odalisques.

Le repos qui règne est troublant. Grande figure de la peinture française néoclassique du 19<sup>e</sup> siècle, Jean-Auguste Dominique Ingres ne peint devant aucun modèle vivant pour son tableau. Il ne fait que lire et s'inspirer. Il y reprend, avec une grande maîtrise, les figures de ses précédentes œuvres et esquisses. Les *Lettres d'une ambassadrice anglaise en Turquie* de Lady Mary Montagu et son passage intitulé « Description du bain des femmes d'Andrinople » ne font que rêver. Puis, il dessine et nous laisse un chef d'œuvre. Au lendemain de ses 82 ans en 1862, cinq ans avant sa mort, Ingres signe *Le Bain turc*.

À la suite d'un court passage chez le prince Napoléon, principal commanditaire de l'œuvre, où le tableau attire très vite les foudres de l'impératrice, et rejoint la fameuse collection des œuvres de scandale du Khalil Bey.

Depuis 1911, le tableau est conservé au Musée du Louvre. Et avec ses femmes, « l'ordre, la beauté, le luxe, le calme et la volupté. »

\* Sirma Parman

## Le surréalisme et les femmes de ce mouvement

*Le surréalisme est un mouvement du xxe siècle qui embrasse l'irrationnel comme un moyen pour créer de l'art et pour faire l'expérience de la vie. Ce mouvement culturel, littéraire et artistique est né des cendres de Dada, en le transformant en un processus de production conséquente, sans négliger les idées centrales et opposantes de Dada.*

La création du surréalisme est notamment liée au Manifeste du surréalisme d'André Breton. Composé en 1924, ce texte définit le mouvement comme un "automatisme psychique pur, par lequel on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée". "En l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale", le surréalisme considérait cet automatisme psychique pur comme l'état idéal pour l'homme. Bien entendu, c'est l'expression du vrai fonctionnement de la pensée dans l'inconscient. Cependant, le pouvoir du mouvement, c'est l'excellence du processus de production impromptu. À la base, c'est sûrement le désir qui est l'aspect le plus important pour les artistes surréalistes étant donné qu'il se trouve au centre de l'humanité, le porte-parole authentique dans le for intérieur de l'homme.

Aujourd'hui, après plus de 90 ans d'existence, le surréalisme est encore bien-aimé dans le monde de l'art. On continue à aimer découvrir l'irrationalité dans les œuvres surréalistes, en témoignant aux folies, rêves et fantasmes cachés et purs des artistes. Sans aucun doute, les maîtres du surréalisme qu'on connaît tous sont Salvador Dali, Joan Miró, André

Masson, René Magritte, Max Ernst, Man Ray... Et, bien sûr, Frida Kahlo (1907-1954), l'artiste femme la plus célèbre de l'art surréaliste. Mondialement connue et même considérée comme une icône culturelle, Kahlo n'était pas la seule femme dans ce mouvement dominé par les hommes. Alors, voilà les femmes du mouvement surréaliste:

Meret Oppenheim (1913-1985): À l'âge de 20 ans, Oppenheim a posé pour *Erotique voilée* de Man Ray et elle est devenue instantanément une figure de l'idéalisation romantique du mouvement. En trans-



formant les objets quotidiens comme les verres, les cuillères et les miroirs aux références symboliques et un peu érotiques, elle s'est fait reconnaître.

Eileen Forrester Agar (1899-1991): L'artiste peintre et photographe anglaise, Agar a participé à plusieurs expositions surréalistes internationales. Inspirée par le mouvement surréaliste et l'art abstrait, elle a créé un style unique.

Remedios Varo (1908-1963): D'origine espagnole, Varo s'est établie au Mexique à cause de la guerre, où elle a créé des images fantastiques, inspirée de la religion, de la nature et de la littérature. Elle est bien connue pour ses peintures psychanalytiques et oniriques.

Helen Lundberg (1908-1999): En utilisant des formes d'une manière plus rationnelle, l'artiste californienne se concentre sur la biologie, la figure humaine, l'architecture et l'astronomie.

Gertrude Abercrombie (1909-1977): La peintre américaine a été inspirée par le jazz. Abercrombie, appelée "la reine des artistes bohèmes", était amie avec les musiciens comme Charlie Parker et Dizzy Gillespie. Connue pour ses figures plates et vastes paysages, elle disait, "Mon travail vient directement de ma conscience intérieure et il doit venir facilement".

# Turquie : retour sur un coup d'État avorté

Vendredi 15 juillet, aux alentours de 22 heures, impossible de savoir pourquoi des chars et des militaires sont déployés sur les deux ponts qui enjambent le Bosphore. Vers 23 heures, le rideau est levé, les putschistes ont déclaré vouloir « restaurer la liberté et la démocratie » et ont affirmé retenir en otage le chef de l'état-major, Hulusi Akar. Une nuit surréaliste débute. Ils ont également pris le contrôle, jusqu'à environ 2 heures du matin, de la chaîne publique turque de télévision, qui a diffusé un communiqué signé du « Conseil de la paix dans le pays » faisant état de la proclamation de la loi martiale et d'un couvre-feu sur l'ensemble du territoire.



Pendant ce temps, le Président Erdoğan est apparu sur la chaîne de télévision CNN-Türk dans une courte interview par le biais d'une application pour smartphone. Il a expliqué que le soulèvement avait lieu « hors de la chaîne de commandement ». Il a appelé la population à descendre « sur les places et dans les aéroports » en signe de soutien et a accusé, sans tarder, Fethullah Gülen d'être la cheville ouvrière du putsch raté. Depuis sa maison en Penn-

sylvanie, où il est exilé depuis 1999, le vieil imam a, quant à lui, nié toute responsabilité. Ce n'est pas la première fois qu'il doit se défendre de trahison. En janvier 2016, déjà, il avait été jugé, par contumace, pour « constitution d'une organisation terroriste » et « tentative de coup d'État ». Il était accusé d'être à l'origine d'un scandale de corruption ayant ébranlé le régime d'Erdoğan fin 2013. En somme, une bête noire pour le Président turc.

Ainsi, des dizaines de milliers de personnes, brandissant souvent des drapeaux turcs, ont bravé les militaires rebelles, grimant sur les chars déployés dans les rues ou se rendant à l'aéroport d'Istanbul pour accueillir M. Erdoğan. Des heurts ont éclaté au cours de la nuit entre ses partisans et des militaires putschistes, à Istanbul et à Ankara.

Des explosions ont été entendues jusqu'au petit matin dans la capitale et à Istanbul. Le Parlement turc a été partiellement détruit par des tirs. À Istanbul, des chasseurs ont survolé la ville toute la nuit, larguant au moins deux bombes, à Ankara, le Parlement est assiégé. Tous les scénarios traversent les esprits, la Turquie fonce-t-elle vers une guerre civile ? Qu'advient-il lorsque le soleil sera levé ? Ce n'est plus une nouvelle journée qui débute, mais une page qui se tourne dans l'histoire d'un pays.

Tout prend fin au petit matin. Étonnement, comme si de rien n'était, vers midi, la place Taksim est vide. Seule une poignée de partisans pro-Erdoğan s'approprient la statue triomphale d'Atatürk, qui

surplombe la célèbre place stambouliote. Un char, tracté par un camion, vient se positionner à l'entrée de la rue Istiklâl. Les passants se prennent en *selfie* devant, nous sommes loin des affrontements de la veille. Il ne s'agit plus d'une menace, mais d'une attraction. La police se prête au jeu et se laisse photographier, portée en héros. La scène a des airs d'attraction. Le char est-il en carton-pâte ? Les policiers sont-ils des acteurs ? En fin d'après-midi, des centaines, bientôt des milliers de personnes se rassemblent entonnant ensemble des chants à la gloire de Recep Tayyip Erdoğan, et de Allah. Très vite, c'est une nuée de drapeaux qui déferlent et la place se pare de rouge tandis que le jour tombe. Rouge, une couleur qui n'est pas sans rappeler les affrontements de la veille, sur ces mêmes pavés, auparavant battus par le doute et la peur.

## Un coup d'État sanglant et une purge démesurée

Difficile d'esquiver ces chiffres qui tombent en masse, pourtant. Les affrontements ont fait 265 morts et 1.440 blessés, selon le Premier ministre turc, Binali Yıldırım. On ignore combien de civils font partie des victimes. Le bilan est provisoire.

Les autorités ont à ce jour suspendu ou placé en détention provisoire au moins 50.000 soldats, policiers, juges, fonctionnaires et enseignants partisans du mouvement Fethullah Gülen. 9.322 militaires, magistrats et policiers sont visés par des procédures pénales. Devant l'étendue



de la purge, le secrétaire d'État américain, John Kerry, a appelé « le gouvernement de Turquie à respecter les institutions démocratiques de la nation et l'État de droit ». Les chiffres ne cessent de croître.

## Un Président renforcé

La tentative de coup d'État intervient dans un contexte politique extrêmement tendu en Turquie, sur fond de guerre dans le sud-est kurde du pays et de menace djihadiste. Dans un pays où la polarisation politique est très forte, les trois partis d'opposition représentés au parlement ont condamné le coup d'État : le Parti du mouvement national (MHP), un parti ultranationaliste, le Parti républicain du peuple (CHP), kémaliste, et enfin le Parti démocratique du peuple, pro-kurde. L'échec de la tentative de coup d'État pourrait donc renforcer encore l'AKP... et Recep Tayyip Erdoğan, évidemment.

Manifestement, les milliers de personnes rassemblés place Taksim au lendemain du coup d'État, les nombreux drapeaux et le déferlement de joie peuvent en témoigner. Ce putsch, bien qu'imprévu, est bel et bien une aubaine dans le politique intérieur du Président Erdoğan...

\* Guillaume Almalech-Asmanoff

## Drapeaux en berne pour le 14 juillet

La soirée avait pourtant bien commencé. Comme tous les ans, la ville de Nice avait organisé divers concerts et autres festivités pour célébrer la fête nationale française qui devait se dérouler sans accroc. Mais, il suffit d'une personne, d'un individu parmi des milliers pour que tout bascule. C'est Mohamed Lahouaiej Bouhlel, un Franco-Tunisien de 31 ans, qui a décidé de mettre un terme à la fête de la façon la plus répugnante qu'il soit en enlevant la vie à ceux qui flânaient et admiraient en famille ou entre amis le feu d'artifice sur la Promenade des Anglais.



À 22h45, l'homme a entrepris de lancer à pleine vitesse le camion de neuf tonnes qu'il conduisait sur la Promenade des Anglais. Fauchant sur 1 700 mètres les badauds et tirant sur cinq policiers jusqu'à la zone piétonne où sa course folle fut enfin arrêtée. Espérant sauver ce qu'il y a de plus précieux au monde, la vie, les gens fuient dans les rues adjacentes ou se jettent sur la plage. À 23h, Mohamed Lahouaiej Bouhlel sera abattu, mais, la peur, la panique et la tristesse ou encore la colère sont des

sentiments qui ne disparaissent pas en un battement de cil, contrairement à la vie. Fausses informations et rumeurs se sont multipliées toute la nuit, relayées par des médias peu scrupuleux et par les réseaux sociaux, nourrissant l'effolement.

Les secours se sont organisés très vite, des héros anonymes ont sauvé de nombreuses vies, mais le bilan est lourd : 84 personnes ont perdu la vie et les enfants dont les yeux pétillaient quelques minutes auparavant devant le spectacle pyrotechnique n'ont pas été épargnés.

## Réactions prématurées et irréfléchies

Devant l'urgence de la situation et la nécessité politique de réagir au plus vite, le Président de la République, François Hollande, a évoqué le soir même, avant que toute enquête ne soit entreprise, un nouvel attentat terroriste.

Quelques heures après l'attaque sanglante, ce dernier a annoncé de nouvelles mobilisations pour l'opération sentinelle ainsi que pour la réserve opérationnelle de la gendarmerie nationale, l'intensification des frappes au sein de la coalition internationale en Irak et en Syrie et la prolongation de l'état d'urgence. Tant de décisions prises dans la précipitation en dépit des conseils de tous les spécialistes du contre-terrorisme qui s'entendent pour dire que ces mesures sont inefficaces. Pire, elles vont à l'encontre des libertés individuelles et contribuent à créer un climat d'insécurité et d'exclusion nourrissant à son tour la haine et le cercle vicieux de la violence.

Que dire des médias qui n'ont pas hésité à diffuser dès le lendemain des images choquantes de l'événement ou qui ont interviewé des personnes qui identifiaient le corps de leur proche ? Un manque de déontologie et de retenue inadmissible dans un tel contexte imputable à un travail bâclé au nom des taux de clics, d'écoute et d'audimat.



## Une récupération politique contre-productive

Les récupérations politiques de tout bord n'ont pas manqué. Toute occasion est bonne à la veille de nouvelles élections présidentielles. Sans véritable considération pour les proches des victimes, le monde politique est rentré de nouveau dans un jeu de bassesses stupéfiantes qui ne régleront pas la question sécuritaire en France, bien au contraire. Espérant sûrement pouvoir recréer « l'union sacrée » qui avait fait son apparition en France au lendemain des attentats de novembre, le gouvernement a tenté de se montrer uni et ferme face au terrorisme. Mais, les Français sont fati-

gués du climat social, économique et politique dans le pays et l'ont fait savoir au Premier ministre, Manuel Vall, sifflé par la foule lors de l'hommage aux victimes de la tuerie à Nice.

Si trois jours de deuil national ont été déclarés au lendemain du 14 juillet, cela ne semble pas avoir réuni tous les Français. Les messages de haine se sont multipliés à l'encontre de la communauté musulmane. À Nice, des personnes basanées venant pleurer leurs proches ont été agressées. Quant à l'endroit où le terroriste présumé a été abattu, il est devenu le lieu d'un réel défouloir, jonché de crachats et de détritrus.

Aujourd'hui, l'enquête avance à tâtons. Si Daech a revendiqué l'attaque et que les responsables de l'investigation ont prématurément évoqué une radicalisation rapide de l'auteur du massacre, de nouveaux éléments viennent contredire ce dernier point. Désormais, il est avancé que Mohamed Lahouaiej Bouhlel préparait son acte depuis plusieurs mois et qu'il n'a pas agi seul, mais aurait bénéficié de l'aide de cinq complices qui ont été mis en examen, écartant ainsi la thèse du loup solitaire.

Quelles que soient les conclusions de l'enquête, une chose est certaine. Pour la France, encore endeuillée par les attentats de Paris et ceux de Charlie Hebdo, c'est un nouveau coup de poignard qui frappe en plein coeur ses valeurs qui la rendent si belle.

\* Camille Saulas



Eren Paykal

## Le sage qui acheta une Ferrari

Les turbulences dans les marchés financiers, les faibles niveaux des taux d'intérêt, les incertitudes concernant le Brexit et les probables chutes des prix immobiliers incitent les investisseurs à rechercher de nouveaux terrains sûrs pouvant leur apporter des gains considérables.

Investir dans l'art a toujours été considéré comme un excellent placement, mais les derniers développements ont perfectionné cette approche.

De nos jours, on peut ajouter à cela les collections de voitures de luxe, de timbres, de monnaies anciennes et de livres ; jusqu'alors réservées à quelques connaisseurs privilégiés et en possession d'une grande expertise.

Le Conseil international en décisions immobilières, *Knight Frank*, est basé à Londres et s'occupe de l'investissement de luxe. Selon ses analyses, les voitures de collection de marques comme Ferrari ou Porsche ont rapporté à leurs propriétaires un revenu record de 490% en dix ans et de 162% pour cinq. Récemment, une Ferrari a d'ailleurs été vendue pour plus de 32 millions d'euros, lors du salon *Rétromobile*. Une Jaguar 1953 a quant à elle trouvé un acheteur au prix exorbitant de 7.25 millions d'euros en mai dernier, à Monte-Carlo.

Le seul hic, selon les responsables de *l'Historic Automobile Group International*, expert dans les voitures de collection, est qu'à la suite de l'augmentation de la demande pour les voitures de collection, l'offre subira également une grande hausse et de nouvelles compagnies de ventes aux enchères entreront en activité dans ce domaine, entraînant pour conséquence probable une diminution des revenus dans les années à venir.

Voici l'indice des placements de luxe *Knight Frank*, pour les revenus associés aux objets précieux (en %) :

	Revenu pour 10 ans	Revenu pour 5 ans
Les voitures de collection	490	162
Les vins	241	32
Les pièces de monnaie	232	92
Les œuvres d'art	226	28
Les timbres	166	27
Les bijoux	155	65
Les diamants de couleur	136	38
Les montres	67	35
Les porcelaines	50	13

En ce qui concerne les diamants, il convient de rappeler l'achat, l'an dernier, du diamant bleu *Blue Moon* par un magnat de l'immobilier hongkongais au prix record de 48,46 millions de dollars.

Il faut aussi préciser que la valeur de l'indice *Knight Frank* des investissements de luxe a progressé de 7% en 2015 alors que l'indice boursier FTSE 100 perdait 7% sur l'année

et que l'immobilier résidentiel de luxe n'a progressé que de 1% à Londres.

Selon des experts, les fonds de couvertures n'ont rapporté eux que 7.83% et 4.75% pour 10 et 5 ans.



### Un grand merci et vives félicitations

J'ai reçu le livre de notre directeur de publication et grand ami, le Dr. Hüseyin Latif, *Yazarn Defteri*. J'ai lu avec grand enthousiasme et sincères appréciations ce témoignage d'une vie riche et particulière tout en soulignant les passages descriptifs de notre ville bien aimée Istanbul qui, au fil des ans, a malheureusement beaucoup perdu de ses caractéristiques uniques au monde. Mais je garde espoir, grâce aux efforts des stambouliotes sensibles comme Hüseyin Latif, que cette ville éternelle renaîtra de ses cendres. Comme disait la poétesse : « Bir yerlerde bir Ağustos Kalmış olmalı » [il doit rester un peu d'août quelque part].

## Istanbul accueille la 40e session du Comité du patrimoine mondial de l'UNESCO

*C'est à Istanbul que la 40e session du Comité du patrimoine mondial de l'UNESCO s'est réunie entre le 10 et le 17 juillet, sous la présidence de Lale Ülker, ambassadeur, Directrice générale des affaires culturelles et de la promotion à l'étranger au ministère turc des Affaires étrangères. Ce fut l'occasion de faire découvrir au monde entier de nouveaux bijoux de notre patrimoine mondial, mais aussi de rappeler que celui-ci fait l'objet de menaces et qu'il est essentiel, ensemble, de protéger ces merveilles.*

Lors de la cérémonie d'ouverture, le Vice-Premier ministre turc, Numan Kurtulmuş, était présent et a souligné dans son discours d'inauguration le rôle déterminant de la culture et du patrimoine mondial : « L'UNESCO a pour vocation de protéger nos valeurs communes [...] et ce rôle est encore plus crucial aujourd'hui alors que nous vivons une période difficile [...] La meilleure réponse à ces attaques n'est pas seulement politique, mais aussi artistique et culturelle. Il faut faire front ensemble ». Face aux menaces qui pèsent sur de nombreux sites, l'UNESCO n'est pas restée sans réagir. Comme l'a stipulé la Directrice générale de l'UNESCO, Irina Bokova : « Ce qui est en jeu ici, ce n'est pas seulement d'ajouter de nouveaux sites sur une liste. Il s'agit aussi de réaffirmer l'importance des valeurs humaines et des droits de l'Homme. Il s'agit de soigner des mémoires blessées, d'utiliser le patrimoine pour reprendre confiance, se rétablir et se tourner vers l'avenir ».

Ainsi, cinq sites libyens, mais aussi un nouveau site en Micronésie orientale ainsi qu'un site malien et un ouzbèke ont été inscrits sur la Liste du patrimoine mondial en péril. Car, comme l'explique

avec une grande justesse Lale Ülker : « Aujourd'hui, nous sommes tous témoins des menaces qui pèsent sur le patrimoine mondial. Attaquer le patrimoine revient à attaquer l'histoire, l'identité et les valeurs d'un peuple ».

C'est dans une des villes où le patrimoine est un des plus riches au monde que l'UNESCO s'est réuni pour inscrire 21 nouveaux sites sur la Liste du patrimoine mondial, portant le nombre total de sites inscrits à 1 052, eux-mêmes répartis sur 165 États.

Parmi ces trésors, 12 sites culturels, six naturels et trois mixtes, répartis aux quatre coins du monde. La Turquie et la France ont été mises à l'honneur.

Le site archéologique d'Ani, au nord-est de la Turquie, fait parti des nouveaux sites culturels inscrits sur la prestigieuse Liste de l'UNESCO. Cette cité médiévale, située sur la route de la soie, qui n'associe rien de moins que des structures résidentielles, religieuses et militaires érigées au fil des siècles par les dynasties chrétiennes puis musulmanes, a séduit le jury. Capitale du royaume médiéval arménien des Bagratides aux X<sup>e</sup> et au XI<sup>e</sup> siècles après J.-C. puis carre-



four incontournable pour les caravanes marchandes, c'est finalement l'invasion mongole, en 1319, qui aura raison de sa splendeur. Aujourd'hui, le site reste unique et est reconnu comme étant un joyau du patrimoine mondial dont la Turquie peut être fière.

Quant à la France, elle peut être honorée de voir inscrite à la liste des œuvres de l'architecte Le Corbusier, tel l'Unité d'habitation de Marseille, qui ont été considérées par le Comité comme « une contribution exceptionnelle au Mouvement moderne ».

Il ne reste maintenant qu'à découvrir ces merveilles par nous-mêmes et à répondre au message de l'UNESCO : tout faire pour protéger ce que nous avons de plus précieux au monde.

\* Camille Saulas

## Pokémon Go, entre scandale et révolution

Difficile d'y échapper, on n'a jamais vu un phénomène mobile prendre autant d'ampleur. Ce jeu a dépassé Tinder, Whatsapp, Instagram, Snapchat et Messenger. 10% des mobiles dans le monde l'utilisent quotidiennement. Grâce à cette application, Nintendo a même gagné plus de 8,7 milliards de dollars en bourse. Mais les scandales se multiplient : morts, blessés, cadavres retrouvés dans des rivières, etc. Un Pokémon qui fait scandale, mais pas que !



### Pokémon Go, le fauteur de trouble

Jouer à Pokémon Go n'est pas sans risque. Il y a quelques jours, deux joueurs en Californie sont tombés d'une falaise en essayant d'attraper des Pokémon. Une chute qui fut mortelle. Durant la météo, une présentatrice de télévision est même passée, sans s'en rendre compte, devant la caméra en direct. Pourquoi ? Pour un Pokémon. Des dizaines de piétons se sont fait renverser par des voitures. En effet, un Canadien a percuté un camion de police en cherchant... un Pikachu. Désormais, les services de police américains et français ont déclaré qu'il ne fallait pas jouer en conduisant. Des voleurs ont même utilisé l'application pour cibler leur victime afin de leur dérober des objets de valeur. Encore plus fou, aux États-Unis, un homme s'est fait poignarder et a continué à jouer, mais ce n'est pas tout. Dans Pokémon Go, il y a un système d'arènes à conquérir. C'est-à-dire une conquête des terres. Cette bataille des lieux réels dans le virtuel est poussée à un tel point qu'elle est devenue un outil de manifestation. Toujours aux États-Unis, un combat féroce entre LGBT et anti-gay s'est engagé. Par exemple, une église conservatrice a été taguée comme une arène de combat, conquise par un Mélofée (un Pokémon tout rond tout rose) rebaptisé « Loveislove », un slogan LGBT. Par la suite, l'église appela ses fidèles à reconquérir l'arène avec un Rondoudou (un autre Pokémon tout rond tout rose) tenant une pancarte « Repentez-vous ou périssez ».

Par ailleurs, l'autre polémique de cette application est la découverte d'un Pokémon dans le camp d'Auschwitz. Déjà difficile de faire un selfie, le Pokémon en question s'appelle Smogo. Il utilise du gaz toxique pour blesser ses ennemis. Est-ce un hasard ? La réponse tend plutôt vers le non. En effet, on retrouve par exemple le Pokémon Excelangue, caractérisé par son immense langue, dans des lieux de prostitutions. D'autre part, on trouve notamment des Pokémon de combat proches de dojos ou de salles d'entraînements.

\* D.A.





Nami Başer

Si l'on croit à ce que disaient les grands voyageurs du 19<sup>e</sup> siècle, Istanbul était un paradis pour bon nombre d'animaux domestiques, à commencer par les chats. De Gérard de Nerval jusqu'à Théophile Gautier en passant par Alphonse de Lamartine et Gustave Flaubert, tous les auteurs français ayant rédigé un « Voyage en Orient » partageaient cet étrange constat devant une réalité qui a su émerveiller tout un chacun. L'importante présence d'animaux domestiques donnait à Istanbul une allure de liberté particulière, où personne ne s'opposait à la présence de ces créatures considérées comme des dons de Dieu et apportant aux hommes la chance et la protection.

Malheureusement, l'attachement des stambouliotes aux bêtes peuplant leurs rues fait partie des nombreuses réalités du passé qui s'effritent aujourd'hui. Si l'on peut encore voir ça et là des chats, on ne les aime plus, on ne les respecte plus et le nombre de personnes qui désirent leur disparition pure et simple augmente. Comptant souvent parmi ces individus, les propriétaires de logements sont aussi curieusement les premiers à exiger que leurs locataires se séparent

## Les propriétaires et les animaux domestiques

de leurs chats. C'est malheureusement une réalité que je connais non seulement par oui-dire, mais par expérience de première main.



N'habitant pas à Istanbul, mais dans la station balnéaire de Mudanya, j'ai dû adopter un chat appartenant à un de mes anciens étudiants puisque celui-ci avait loué un appartement à Istanbul. Quelques jours après son arrivée, le propriétaire du logement a rendu visite à l'étudiant afin de lui annoncer qu'il savait qu'il avait un chat. Il a ensuite exigé que celui-ci disparaisse, ou que le locataire quitte l'appartement. Comme mon étudiant ne savait que faire, je me suis chargé du sympathique animal qui s'appelle Albus comme l'un des personnages de Harry Potter. Que deviennent les autres chats qui sont dans la même situation, mais que les propriétaires ne peuvent confier à quelqu'un d'autre ?

En ce qui concerne le destin des chats dans d'autres grandes villes, j'ignore si le même destin attend les chats de Paris, mais je me suis demandé pourquoi les langues française et turque em-

ployaient le même mot pour désigner ce félin. Car *gata, kata, cat, kedi*, réfèrent à la même constellation étymologique, le français ayant tendance à transformer les « k » latins en « ch ». Comme je suis un fan du programme *Carambolage* de la chaîne Arte, où l'on nous explique les passages du français à l'allemand et vice versa, je n'ai pas tardé à trouver la clé de l'énigme. En fait, les Turcs appelaient un chat non pas « chat », mais « muş » comme la ville. C'est le contact avec la civilisation persane qui a fait que, pendant 60 ans, le persan est devenu la langue officielle des seldchoukides. En plus, comme cette langue est une langue indo-européenne, c'est évidemment le même mot qui circule dans toutes ces langues équivalentes.

Quant à l'explication étymologique du mot, Littré nous apprend que cela aurait comme origine le verbe « katar », qui signifierait regarder. Mais cela nous mènerait très loin et c'est une autre histoire. Littré dit ceci :

« D'après Isidore, cattus vient de cattare, voir, et cet animal est dit ainsi parce qu'il voit, guette ; catar, regarder, est dans le provençal et dans l'ancien français chatter [...] »

Attention donc à nos chats !



Derya Adıgüzel

## L'homme et la société

« La nature, quand elle a formé l'homme pour la société, l'a doté d'un désir original de plaire, et d'une aversion originale d'offenser ses frères. Elle lui a appris à ressentir du plaisir dans leur favorable, et la douleur à leur égard défavorable » telle est la réponse d'Adam Smith, grand penseur économique, à cette question : « Quelle est l'honnêteté ? »

Il a aussi dit : « Le succès de la plupart des gens dépend presque toujours de la faveur et la bonne opinion de leurs voisins et de leurs égaux. »

Le bon vieux proverbe, affirmant que l'honnêteté est toujours la meilleure politique, a dans de telles situations presque toujours raison. Cela ressemble à une explication plausible de l'ère industrielle. Cependant, aussi optimiste que cette perspective puisse sembler, la théorie de Smith avait un corollaire plus sombre. En effet, puisque les gens se livrent à une analyse avantages-coûts à l'égard de l'honnêteté, ils peuvent aussi se livrer à une analyse coûts-avantages d'opter pour la malhonnêteté.

Nous intériorisons les vertus sociales que nous voyons dans la société dans laquelle nous grandissons, comme le disait Freud. Tous les grands penseurs confirment que l'honnêteté est considérée comme une vertu morale dans presque toutes les sociétés.

Cette intériorisation conduit à l'élaboration du superego. En général, le surmoi est heureux quand nous nous conformons à l'éthique de la société, et malheureux quand nous ne le faisons pas. Mais si l'honnêteté est importante pour nous, et si l'honnêteté nous fait sentir bien, pourquoi sommes-nous si souvent malhonnêtes ?

Nous nous soucions de l'honnêteté et nous voulons être honnêtes. Le problème est que notre moniteur d'honnêteté interne n'est actif que lorsque nous envisageons de grandes transgressions, comme saisir un paquet entier de chocolats du magasin. Pour les petites transgressions, comme prendre un seul chocolat, nous omettons de considérer que ces actions influent sur notre honnêteté, et notre surmoi reste donc endormi.

C'est la façon dont le monde tourne. Il est presque impossible de suivre l'actualité sans y voir un acte malhonnête ou trompeur. Il n'y a que certaines lois dans l'arène internationale afin d'éviter ce genre de tromperies. Mais la plupart d'entre elles sont inefficaces. Adam Smith nous a rappelé que l'honnêteté est la meilleure politique, en particulier dans les affaires. Malheureusement, dans notre vie professionnelle récente, nous souffrons des résultats de la malhonnêteté. Même aux États-Unis, qui est l'un des pays au meilleur classement en terme de qualité de la gouvernance, de nombreux scandales ont éclaté dans le monde de la finance des années 2000.

Que pouvons-nous faire afin de demeurer honnêtes ? Nous pouvons tenir fermement à nos valeurs sociales, faire revivre nos normes professionnelles. Mais tout cela n'est pas la fin de la question de la malhonnêteté.



Öykü Sofuoğlu

## Moi, Daniel Blake : Un autre monde est possible et nécessaire.

Lors de la remise du prix de la Palme d'Or au dernier Festival de Cannes, le réalisateur britannique Ken Loach a terminé son discours avec ces mots émouvants. Cinéaste défenseur des classes moyennes et du monde ouvrier, la sortie de son dernier film démontre qu'il est plus engagé que jamais.



Ces dernières années ont vu l'émergence d'une nouvelle tendance cinématographique à la Croisette. Déjà avec les frères Dardenne en 2014, puis avec la victoire du film *Dheepan* de Jacques Audiard en 2015, on constate bien que les films étroitement liés aux problèmes sociaux et politiques sont bien récompensés par les membres du jury.

Ces films sont généralement concentrés sur le scénario plutôt que sur les images, ce qui entraîne beaucoup de dissensions autour d'eux. Ainsi, le triom-

phie de *Moi, Daniel Blake* a été dénoncé par des critiques, accusant le jury de ne pas apprécier les meilleurs films de la sélection officielle. Cependant, avec une vision du monde confiante en l'humanité, Ken Loach a conquis le cœur du grand public.

Dès le début de sa carrière, le réalisateur britannique n'a jamais cessé de tourner des films qui touchent aux préoccupations majeures des classes inférieures. Bien entendu, son dernier film a une importance considérable sur l'ensemble de sa filmographie.

Le titre montre bien que Ken Loach focalise sa caméra sur la vie de Daniel Blake, un charpentier qui vient d'avoir une crise cardiaque et qui se voit interdit de travailler par son médecin. Cependant, selon les autorités, sa maladie ne suffit pas à obtenir la pension d'invalidité. Pour ne pas perdre l'aide sociale, il doit combattre plusieurs difficultés bureaucratiques durant lesquelles il rencontre Rachel, une jeune mère de deux enfants. Condamnés par le même système, ils essayent de survivre à leur manière.

Au premier regard, le film transpose une histoire pleine d'émotions, à la fois de tristesse et de bonheur. Pour certains, ces images sont toutefois un peu exagé-

rées pour un film qui interroge les traumatismes d'une société.

Le réalisme de Loach est cependant abordé de façon très particulière, car il est à l'origine d'une représentation, voire d'une reconstruction subjective proposée par le cinéaste. Contrairement aux attentes générales d'un film réaliste, Loach choisit de créer une composition harmonieuse de ses expériences et de celles de son pays. En bref, il propose « sa réalité ».

Chez les spectateurs, ces éléments évoquent des sensations paradoxales. D'un côté, les postes administratifs faisant écho aux œuvres de Kafka ainsi que les stéréotypes de la classe moyenne anglaise provoquent un effet d'éloignement pour ceux qui n'appartiennent pas à cette classe et qui n'arriveront peut-être jamais à comprendre ses problèmes. Ce sentiment de décalage est également présenté par des fondus au noir entre des séquences, comme si le film se composait de plusieurs petites histoires. D'un autre côté, malgré ce pessimisme, la bonté et la fraternité entre les personnages créent un lien fort avec l'audience et grâce à cela, *Moi, Daniel Blake* réussit à nous faire croire en un autre cinéma et en un autre monde possible et nécessaire...





Daniel Latif

Il y a quelque chose d'ahurissant au Royaume-Uni. Alors que des étudiants du West Dean College s'appliquent minutieusement dans la restauration d'œuvres d'art dans un silence religieux qui règne au cœur du campus, non loin de là, s'active un étrange manège. En effet, une interminable procession de voitures de luxe, de sportives ainsi que des supercars attendent patiemment pour se rendre au Festival de vitesse de Goodwood.



« Mais qu'est-ce que c'est que ce cirque ??? » s'écrit de l'extérieur un touriste surpris par le bruit des moteurs de voitures ronflant de concert. Il en serait d'autant plus surpris de voir à l'intérieur un fourmillement d'Anglais tous mordus d'automobiles. Lorsque l'on déambule à travers les Paddocks, on se croirait perdu entre le salon Techno Classica et le Mondial de l'Automobile... Des voitures hors du commun, des anciennes au look de caisse à savon et d'autres bolides, plus futuristes, prêts à s'envoler.

**Sur un air de Techno Classica et du Mondial de l'Automobile**

Comment savoir que vous êtes bien au Royaume-Uni ? Il suffit d'observer ces

## Goodwood Festival of Speed 2016 : les fous du volant

nombreux gentlemen vêtus de leur costume en tweed à carreaux chaussant fièrement de hautes bottes de pluie en caoutchouc. « Oh lord, it's fantastic ! », distingue-t-on dans le brouhaha, il n'y a pas de doutes, nous avons bel et bien pénétré dans le "Super paddock". Le cortège de visiteurs s'incline dans tous les sens devant les supercars pour essayer d'avoir une photo correcte, mais en vain. La team s'active dans tous les sens, pendant que les mécanos changent les roues, d'autres bichonnent le moindre recoin de leur voiture : c'est beau l'amour !

Dans les allées, des commissaires de pistes hurlent « libérez le passage s'il vous plaît ! ». Aussitôt, la foule s'écarte et laisse le chemin à d'étonnantes voitures comme cette Alfa Romeo 8C 2300 Monza ou encore une Fiat 834 Isotta Fraschini 200HP Special datant 1905. L'émotion gagne rapidement les seniors qui admirent les bolides avec nostalgie. Les moteurs rutilent dans tous les sens... Loin de l'esprit lourd de la bagnole, les équipes finissent les derniers réglages avant la course. Trois coups d'accélérateurs pour récompenser les plus connaisseurs puis l'atmosphère devient rapidement irrespirable.

**Des voitures hors du commun, des anciennes au look de caisse à savon et d'autres bolides, plus futuristes, prêts à s'envoler**

La colline de Goodwood c'est 1,866 kilomètres comportant neuf virages où les véhicules doivent enregistrer le meilleur temps. Certains jouent le jeu à fond, d'autres savourent le moment et profitent des quelques kilomètres pour saluer ou amuser la galerie.

La foule venue admirer les voitures a eu de quoi se faire un beau torticolis. L'avantage avec Goodwood, c'est qu'on peut observer le cortège des voitures arriver dans l'autre sens pour s'installer au départ : la couleur est annoncée.



Suivre la course vous transporte dans une autre dimension, mais relève tout aussi du sport. Les spectateurs se préparent à alterner entre vue du grand écran qui retransmet la course, pour aussitôt tourner la tête et voir arriver le bolide filer à toute allure. Les plus aguerris vous conseilleront de vous fier au bruit : plus ça hurle, plus il faut se concentrer sur la piste pour accompagner le bolide. Crissements de pneus, drifts, voitures monstrueuses émettant des cris plus qu'inquiétants, alternant avec les moteurs hurlants de Formule 1 d'époque mis en contraste avec des monoplaces de Formule E créant ainsi une dissonance burlesque... On se croirait dans une reconstitution de la série Wacky Races (les Fous du volant).

**Au Royaume du monde automobile, les Anglais sont de vrais sorciers**

Même ces nombreuses dames, complètement détachées de l'automobile — qui assistent médusées à cette parade incessante d'autos, venues accompagner leurs maris, s'y sont prises au jeu. Le Festival de vitesse Goodwood a sans doute cet effet de catharsis sur le spectateur qui se projette à la place du pilote, s'imaginant faire toutes ces acrobaties et cascades sur route ouverte.

On retiendra l'éblouissante performance de Ken Block à bord de la Ford Fiesta RX43, driftant à travers la piste et ne pouvant s'empêcher de faire quelques donuts, histoire de laisser une trace de son passage. Le mystérieux passage de la F-150 Raptor avec à bord Ben Collins, l'ancien Stig. La fameuse Ford GT, une voiture multicolore dont l'allure à quelque chose de fantastique — et rappelle celle dont on a rêvé depuis tout petit — qui a pris le temps de saluer les spectateurs, leur offrant ensuite un beau départ canon. Puis, l'apparition très remarquée pour la première fois de la nouvelle Bugatti Chiron, un bolide de 1 500 chevaux bridé à 420 km/h, piloté par Andy Wallace.

« Vous partez déjà ?! » m'interpelle une hôtesse, « Hélas oui, il est déjà l'heure de partir... » lançais-je dépité. « Vous revenez pour le Goodwood Revival ? ». Le rendez-vous est donc pris pour septembre. L'occasion de prolonger la nostalgie accompagnée de légendes du pilotage et nombreuses célébrités apprêtées en costume d'époque pour revivre les courses d'antan avec ce petit plus de l'élégance anglaise.

## Le Muhalif, l'opposant festif

Chaleureux, élégant, agréable, voilà la description de cet « opposant ». Il ne s'agit non pas d'un homme mais d'un bar grunge. Situé au cœur de Nişantaşı, le Muhalif est un lieu qui se veut en contradiction avec le quartier « le nom de Muhalif, l'opposant en français, est venu comme ça. Nous ne sommes pas partis sur l'idée d'être contre la politique. Le but est de contester cette globalisation et cette standardisation des goûts et des façons de consommer » explique Julide Yasar, une des gérantes du bar. « C'est un quartier assez étrange pour ouvrir un bar dans ce style-là. On est à proximité des boutiques chics. Les résidents de Nişantaşı ne sont pas habitués à ce genre de bar que l'on trouve souvent sur Taksim. » Un contraste qui se dissipe peu à peu, les personnes deviennent des habitués de l'opposant. C'est un lieu atypique ouvert à tout le monde et pour tout le monde.

**Tout est dans le traditionnel**

Ce lieu aux allures très grunge par rapport au quartier de Nişantaşı. Il propose à ses clients de servir des produits traditionnels. De la nourriture en passant par la bière et le vin, les gérants veulent donner à leurs clients des produits de très bonne qualité à des prix abordables, pour tous les portefeuilles. « Notre

but est de dire aux gens que l'on propose des vins, par exemple, d'une qualité bien supérieure que l'on peut trouver dans les supermarchés et à moitié prix. Nous ne faisons pas payer la marque et l'étiquette mais le goût. » explique Julide Yasar. « Nous misons uniquement sur les producteurs locaux, de type château de préférence. Nous nous procurons le vin en Turquie mais c'est en Thrace que l'on peut trouver les meilleurs vins. » L'ali-



mentation n'est pas la seule à être touchée par le traditionnel. L'univers musical est très underground. Le Muhalif se veut différent. On passe de la musique alternative orientale, de la musique du Bosphore et du funk turc. Tous les styles musicaux sont joués dans ce bar afin de faire découvrir des nouveaux talents : « Nous voulons mettre en valeur des groupes qui ne sont pas forcément connus ou qui passent très rarement à la télé. Notre atout, c'est que nous avons une scène au sein de l'établissement. Le live a un meilleur impact sur le public. Je les considère vraiment comme l'âme musicale d'Istanbul. » rétorque Julide Yasar.

**Un lieu de rencontre**

Ambiance cosy et lumière tamisée participent à la magie du lieu, propice aux rencontres. Le but est de créer des relations improbables avec les clients du bar « Nous avons remarqué une cliente qui venait tous les jours et à la même heure, elle était constamment seule à table. Au fil des jours, elle discutait avec d'autres clients puis nous avons compris qu'elle était psychologue. Depuis, c'est une cliente fidèle qui a rencontré énormément de personnes. » C'est cette magie que l'on trouve ici, tout le monde se parle. » souli-



gne Julide Yasar. Fous rires, débats, accolades, ce lieu a le chic pour créer des rencontres inattendues et surprenantes. Le Muhalif n'a pas fini de faire parler de lui. Cet opposant propose un univers convivial et festif et c'est autour d'un bon verre de vin dans une ambiance tout à fait originale que l'on peut faire de merveilleuses rencontres. Santé !

\* Dorian Alinaghi

## Il était une fois... Kuzguncuk

Situé sur la rive asiatique d'Istanbul, ce petit coin de paradis est le plus cosmopolite de la plus grande ville de Turquie. Son ambiance paisible attise la curiosité des touristes, mais aussi des stambouliotes.



Dépassez le quartier d'Üsküdar, longez le Bosphore et vous découvrirez Kuzguncuk. Ce quartier, où la verdure domine, est sans doute l'endroit le plus multiculturel d'Istanbul. Église orthodoxe, mosquées, synagogues, maison en bois, petits commerces : ce sont plus de 5000 personnes qui vivent dans ce petit havre de paix. En effet, depuis

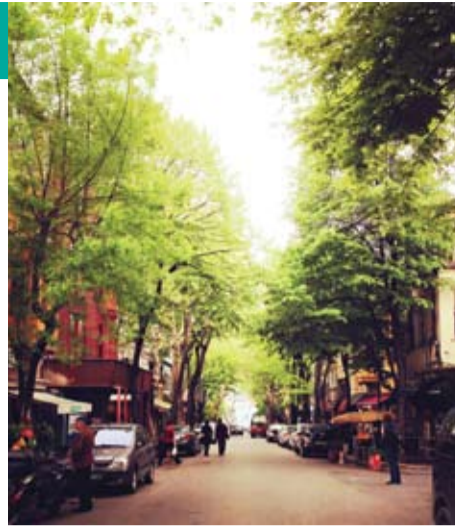
des siècles cohabitent Juifs et Grecs, Arméniens et Turcs, en toute sérénité.

### Retour vers le passé

L'ancien Kozinitsa ou « petit corbeau » a connu un mélange important de sa population. C'est en 1492 que les Juifs d'Espagne se sont installés dans le quartier. Au XVIIIe siècle, c'est au tour des Arméniens de Kayseri de s'y installer. Quelques années plus tard, ce sont les Grecs qui s'ajoutent à ce mélange multiculturel. Enfin en 1950, la population turque venue d'Anatolie s'établit à Kuzguncuk. Cette mixité a créé une atmosphère paisible où les différentes cultures vivent en harmonie.

### La cité du culte religieux

Qui aurait imaginé que deux synagogues proches seraient voisines d'une église grecque orthodoxe de 1821 ? Un peu plus loin en longeant le Bosphore, c'est l'église arménienne qui cohabite avec... une mosquée. Ce haut lieu de la coexistence religieuse a été très vite ébranlé en 1955 par les émeutes d'Istanbul. Des incendies volontaires ont touché des maisons, commerces et églises grecques ainsi que les lieux de vie et de culte des Juifs et des Arméniens, provoquant le départ massif de ces populations.



### Un retour vers de bonnes bases

L'arrivée de Cengiz Bektaş a redonné un second souffle à Kuzguncuk, ce dernier souhaitant que le quartier retrouve son ambiance de village paisible. Les habitants ont participé à la résurrection de ce secteur. Les maisons, les lieux de culte religieux ont été restaurés. Kuzguncuk se démarque de la transformation moderne sans précédent d'Istanbul. Effectivement, les bâtiments n'y font pas plus de trois étages et la rue principale Icadiye Caddesi est pavée de boulangeries traditionnelles, de petits commerces, de boucheries et de terrasses afin de siroter un thé dans cette ambiance paisible. Mais la



plus grande particularité de Kuzguncuk est bien évidemment son potager de 15 000 m<sup>2</sup>, dû à la persévérance des habitants qui se sont battus afin de conserver cet espace vert unique. Sous la protection des citoyens, ce potager permet de cultiver librement fruits et légumes, mais c'est aussi un lieu de détente et de divertissement. On peut voir des personnes pique-niquer, cuisiner et même assister à des spectacles.

Les touristes et les stambouliotes sont toujours aussi curieux et fascinés par Kuzguncuk. Ce quartier retrouve ainsi son havre de paix et de quiétude.

\* Dorian Alinaghi



Anaïs Kleiber

## Mais où sont les quartiers d'antan ?

Sur les cartes postales en noir et blanc de l'Istanbul des années 1920, les quartiers huppés d'aujourd'hui ressemblent à de simples villages : modestes maisons en bois et frêles barques sur les rives...

Tout promeneur sait à quoi ressemble maintenant, par exemple, le quartier de Bebek : une promenade aérée, des

yachts, des boutiques chics ou encore des riverains à l'allure élégante. L'agrément est certain, puisqu'on ne manque ni de terrasses ni de confort. On est gagné par une impression, somme toute bien plaisante, d'être transporté pour quelques minutes en vacances, comme dans une jolie marina aux abords de la Méditerranée. Tout y est propre, brillant, sûr. Les vitrines sont alléchantes. Le rapprochement avec Paris est tentant. Les rues insalubres du quartier du Marais d'autrefois ne

sont plus qu'un souvenir évoqué dans les romans de l'entre-deux-guerres. C'est à présent un endroit où l'on se balade, haut lieu du shopping et du design. Son animation est d'une autre nature, ce n'est plus celle des artisans

et des autres vendeurs ambulants... C'est celle des touristes, des Parisiens gourmands aussi ; toute une foule bouillonnante, consommatrice, attirée par les bars à vin et les falafels de la rue des Rosiers.

Si certains y trouvent un charme, d'autres s'en plaignent amèrement. De la même manière qu'Hemingway décrivait avec nostalgie les troupeaux de bêtes qui passaient en bas de son immeuble mal chauffé du quartier Mouffetard, nombreux sont ceux, à Istanbul, qui regrettent le temps où l'on pouvait dire que les quartiers longeant le Bosphore avaient une âme. Certains changent même à phénoménale allure, tel Karaköy qui, comme on sait, est devenu une enclave chic et branchée en l'espace de quelques années... Ou, sur les hauteurs, le fameux quartier de Tarlabası, rongé au bulldozer. Nombre de voix déplorent la mort des petits artisans, des enfants du pavé aux jeux bruyants, des femmes assises sur les pas des portes qui épluchent les haricots avec noncha-



lance... Comme dans le Marais parisien, sans doute, les boutiques de mode s'imposeront et avec eux les cafés onéreux et les résidences de luxe. La rue des Rosiers ne compte plus que quelques vrais traiteurs juifs, tous cernés par des magasins raffinés. Il faut alors de l'imagination et de l'observation pour retrouver dans la pierre fatiguée d'une portecochère le quartier aux « petites rues populeuses [...] plein d'ateliers, d'entrepôts », si cher au commissaire Maigret de Simenon...

Cet amoureux du Paris populaire aurait sans doute regretté aujourd'hui la perte d'une âme, mais il faut bien s'y résoudre : cette âme-là n'appartient plus qu'aux quartiers d'antan.



Aujourd'hui  
la Turquie

Edité et Distribué en France par Les Editions CVMag, 37 rue d'Hauteville 75010 Paris-France, Tel: 01 42 29 78 03 • **Directeur de la publication** : Hugues Richard • **Directeur de la rédaction** : Hossein Latif Dizadjji • **Rédactrice en chef** : Mireille Sadège • **Rédacteur** : Daniel Latif • **Commission paritaire** : 0718 | 89645 • www.aujourdhuilaturquie.com • alaturquie@gmail.com • **Editeur en Europe** : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. **Edition Turquie** : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. n. 59 Istanbul • Tél. 0216 550 22 50 • **Genel Yayın Yönetmeni**: Hossein Latif • **Yazışleri Müdürü**: Mireille Sadège • **Yayın Koordinasyonu**: Kemal Belgin • **Sorumlu Yazışleri Müdürü**: Ahmet Altunbaş • **Conseiller juridique** : Bahar Özeray • **Comité de rédaction / Yayın Kurulu** : Hüseyin Latif (Président), Mireille Sadège, Haydar Çakmak, Yann de Lansalut, Ali Türek, Aramis Kalay, Atilla Dorsay, Ayhan Cöner, Berk Mansur Delipinar, Bülent Akarcalı, Celal

Biyyıkloğlu, Daniel Latif, Doğan Sumar, Egemen Berköz, Enver Koltuk, Erkan Oyal, Eren Paykal, Ersin Üçkardeş, Ezgi Biçer, Gürkan Kınacı, Hugues Richard, Hasan Latif, İlhan Kesici, İnci Kara, Jean-Michel Tricart, Kasım Zoto, Kemal Belgin, Merter Özyay, Merve Şahin, Müyesser Saka, Nevzat Yalçıntaş, Nolvann Allano, Onur Eren, Onursal Özatacan, Osman Necmi Gürmen, Richard Özatacan, Sinem Çakmak, Sühendan İlal, Sönmez Köksal, Yasemin İnceoğlu, Ali Doğan Çamak, Mehmet Şakir Ersoy, Hacer Kuru, Sirma Parman, Arzu Kunt • **Publicité et la communication** : Bizimavrupa / CVMag • Uniprint Basım San ve Tic Aş. • **Correspondants** : Neyran Elden (Strasbourg), Sandrine Akrin (Toulouse), Duygu Erdoğan (New York), Sinem Çakmak (Bruxelle) • **Conception**: Ersin Üçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Apa Uniprint Basım AŞ. Hadımköy m. 434 s. 34555 Arnavutköy Tel: 0212 798 28 40 • **Distribution**: NMPP • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • **ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE)**: Kemal Belgin, Celal Biyyıkloğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros 85 €

altinfos@gmail.com

## Ayşegül Sarıca : « Le piano représente une énorme partie de ma vie »

*Le soleil se couche tranquillement en ce doux début d'été stambouliote. Dans une ancienne maison située sur la célèbre Moda Caddesi, Ayşegül Sarıca attend patiemment l'arrivée de deux journalistes sensées l'interviewer. Accompagnée de ses deux chats et de son chien, la célèbre pianiste et artiste d'État contemple son quartier natal par la fenêtre, lui qui a tant changé depuis les années 40. Amoureuse des grands romantiques allemands, elle tente toujours de jouer une œuvre turque alors qu'elle joue dans les salles de concert des quatre coins du monde. Rencontre avec une grande dame de la musique.*

### À quel âge avez-vous commencé à jouer au piano ? Pouvez-vous nous parler de votre parcours ?

Enfant, il paraît que j'étais une petite fille absolument impossible, très turbulente. Dans les années 40, il y avait beaucoup d'étrangers ici en Turquie, surtout des Allemands. Parmi eux, il y avait un couple passionné par la musique, dont la femme était pianiste. Elle donnait des cours de piano aux enfants du quartier et elle organisait même des concerts. Un jour, je devais avoir cinq ou six ans, ma mère m'avait amenée voir un de ses concerts. Apparemment, lorsque nous sommes arrivées dans la salle, tous les adultes me dévisageaient puisqu'ils étaient persuadés que je ne les laisserais pas écouter la musique tranquillement. Croyez-le ou non, il paraît que j'ai écouté ce concert de deux heures sans broncher. La professeure allemande avait ensuite approché ma mère pour lui dire que je devrais faire du piano. Elle a commencé à me donner des cours et à m'amener chez Ferdi Schafner, un Autrichien qui était professeur au Conservatoire d'Istanbul et qui évaluait mon progrès presque chaque mois.



J'ai donc fait mes trois premières années de primaire à la maison, avec un professeur qui venait chaque jour chez nous, pour ensuite faire les deux dernières années à l'école. Je suis ensuite allée à la English High School d'Istanbul, un collège où j'ai appris l'anglais, avant de partir au Conservatoire de Paris pour effectuer mes années de lycée. La France m'avait beaucoup attirée grâce à ses professeurs. Ça aurait pu s'achever là, mais vous savez, la formation de piano ne se termine jamais vraiment. J'ai donc également fréquenté l'école de Marguerite Long pendant quelques années, au cours desquelles je donnais aussi des concerts en France et ailleurs. Finalement, en 1964, je suis rentrée en Turquie où je me suis mariée et où j'ai eu un enfant. Mais, j'ai toujours continué à donner des concerts en plus de donner des cours à de jeunes élèves.



### À partir de quel moment avez-vous décidé de devenir une pianiste professionnelle ?

C'est quelque chose que je n'ai jamais vraiment décidé, ça a toujours été une sorte d'évidence. Jamais je ne me suis dit 'Je vais devenir pianiste', c'était juste un élément de ma vie, le destin si vous voulez. Ensuite, il faut dire que les nombreuses rencontres que j'ai faites m'ont permis de concrétiser cette évidence et de la transformer en carrière.

### Êtes-vous satisfaite de votre carrière de pianiste ?

C'est une question difficile... Je crois être contente de ce que j'ai accompli, mais évidemment j'aurais voulu en faire plus, donner plus de concerts, voyager davantage, mais j'ai choisi la vie familiale. Durant certaines périodes, il faut dire que je me consacrais tout de même beaucoup au piano, voire plus qu'à ma famille, mais cela finissait par se rééquilibrer et je n'ai donc pas de regret par rapport à cela.

### Pourquoi avoir choisi le piano et pas un autre instrument ?

Le son du piano en soi m'inspire. J'aime aussi le fait que je n'ai pas besoin de quelque chose d'autre, de quelqu'un d'autre. Je peux faire ma musique toute seule, alors que d'autres instruments comme le violon et la flûte ont absolument besoin du piano. J'aime beaucoup le fait d'être indépendante.

### Comment se passe une journée type d'A ?

Lorsque je n'ai pas de cours à donner, je travaille, souvent pour préparer mes concerts. Je dois jouer une pièce de Beethoven dans quelques semaines et bien que je la connaisse déjà, j'ai toujours besoin de retravailler les passages difficiles. Comme je vous le disais plus

tôt, l'art du piano doit constamment être travaillé et perfectionné. Certaines œuvres peuvent également être difficiles, sur le plan de la compréhension et de la technique. Par exemple, si un compositeur habitué à composer pour le violon écrit une pièce pour le piano, il peut être difficile à interpréter et cela prend plus de temps à perfectionner. En plus, on ne joue pas toujours les pièces de la même façon. Certes, il y a une limite à l'improvisation puisqu'il faut tout de même jouer ce qui est écrit, mais on finit toujours par ajouter un petit quelque chose de soi-même. Finalement, je peux passer quelques heures comme plusieurs mois à travailler sur une pièce, donc cela occupe une bonne partie de mes journées. Lorsque j'ai des élèves, les choses sont différentes. J'essaie de donner une heure de cours par jour, bien qu'on finisse toujours par prendre deux heures. Je considère être assez proche de mes élèves, qui finissent par devenir de bons amis avec qui je peux discuter et échanger sur la musique, mais aussi sur d'autres sujets. Ils m'aident à mieux me concentrer et j'ai l'impression qu'ils m'apportent beaucoup en ce sens.

### Est-ce difficile d'être un pianiste en Turquie aujourd'hui ?

Je le crois. En partie à cause du contexte politique actuel, mais également à cause d'autres problèmes. En effet, bien qu'il y ait d'excellents professeurs en Turquie, il reste incontournable de terminer sa formation à l'étranger à cause des lacunes dans le système d'éducation turc. Aujourd'hui, il y a également de moins en moins d'argent pour la musique classique, les orchestres deviennent de plus en plus petits et lorsqu'ils subsistent, comme celui d'Istanbul, ils n'ont même pas de salle.

### Vous faisiez partie du jury pour le concours International de piano Istanbul Orchestra Sion au lycée Notre-Dame de Sion il y a deux ans. Quel souvenir gardez-vous de cette expérience ?

J'en garde un excellent souvenir, c'était très bien organisé et le niveau y était absolument excellent. Je crois que le lycée NDS fait des choses formidables pour la musique en Turquie et c'est un plaisir d'y contribuer.

### Lequel de vos concerts vous a le plus marqué ?

Le seul exemple qui me vient en tête n'est pas forcément positif. Je jouais avec le fil harmonique tchèque à Istanbul avec un chef d'orchestre connu internationalement. Je jouais le concerto de Tchaïkovski et lorsque j'ai terminé, l'orchestre n'a pas commencé à jouer. J'ai appris plus tard que le chef d'orchestre était diabétique et qu'il avait fait un malaise. Il y a eu quelques minutes de silence et le chef s'est finalement repris. Ça peut arriver à tout le monde, mais l'important est de pouvoir continuer, de préférence sans que personne ne s'en rende compte. C'est d'ailleurs à cause d'incidents comme celui-là que je continue toujours à avoir le trac, même après tant d'années. Bien qu'il devienne de plus en plus contrôlable avec le temps, je crois qu'un musicien qui vous dit ne pas avoir le trac avant de monter sur scène vous ment.



### Qu'auriez-vous fait si vous n'aviez pas été pianiste ?

Pour être honnête, je n'y ai jamais vraiment pensé. J'ai l'impression qu'on m'a tout bonnement assise devant le piano et que j'y suis restée (rires). J'imagine que je serais devenue médecin-chirurgien, peut-être même vétérinaire puisque j'aime beaucoup les animaux. J'ai d'ailleurs trouvé mon chien dans la rue, elle était en piteux état et je l'ai amenée chez le vétérinaire qui l'a soignée. J'ai ensuite dû prendre soin d'elle pendant plusieurs mois, mais c'est un très bon chien avec un excellent caractère.

\* Mireille Sadège et Yasmine Mehdi

# Iran, carnet de voyage

Bercée depuis ma jeunesse par la littérature persane de Voltaire et de Montesquieu, j'ai toujours été fascinée par l'Orient des Mille et Une Nuits.

Je n'avais pourtant jamais envisagé d'y voyager, sans doute par appréhension du régime : les images véhiculées sur la révolution islamique, les ayatollahs, les manifestations réprimées dans le sang, le port du voile obligatoire...



La levée des sanctions économiques contre l'Iran dans le cadre de l'accord nucléaire de juillet 2015 et la réapparition de l'Iran sur la scène internationale m'ont incitées à partir enfin, le temps d'une courte semaine, à la découverte de ce pays voisin de la Turquie.

Séjour bien trop court, mais suffisant pour faire tomber de nombreux préjugés : au-delà de l'image d'un régime dur et d'une population opprimée, nous avons pu goûter une vraie douceur de vivre à Shiraz et à Ispahan grâce à leurs jardins parfumés. Nous nous sommes laissés bercer par les lumières et les couleurs ocres des mosquées et des mausolées à la tombée de la nuit et nous avons été saisis par la gentillesse et l'hospitalité des Iraniens.

## Téhéran : capitale du pays des Mollahs

Dès l'arrivée à l'aéroport de Téhéran, nous sommes plongés au cœur de ce régime théocratique en apercevant ces grands portraits du Père de la Révolution et des guides suprêmes actuels : les ayatollahs Khomeiny et Khamenei, panneaux que l'on retrouvera par la suite sur tous les bâtiments officiels et dans toutes les grandes artères des villes.

Le souvenir de la guerre Iran-Irak (1 million de morts) est également très présent : de grandes photos des martyres tombés pour la patrie (parfois de jeunes garçons âgés de 12 à 14 ans) s'alignent le long des routes et il n'y a pas une ville qui n'ait son musée ou son monument à la mémoire des morts de ce conflit.

Dans le quartier traditionnel de Téhéran, au sud, où la grande majorité des femmes porte le tchador, un détail attire notre attention : plusieurs de ces femmes, voilées de la tête aux pieds, ont le nez recouvert d'un sparadrap... Nous apprendrons que les femmes (et même certains hommes) sont de plus en plus nombreuses à recourir à la chirurgie esthétique pour modifier la forme de leur nez. Autorisée par le père de la Révolution islamique, la chirurgie esthétique est devenue très populaire et l'Iran serait le pays au plus fort taux de rhinoplastie...

Nous ne passons que quelques heures à Téhéran, le temps de flâner dans son bazar, avant de nous envoler vers la province de Fars au Sud-Est et d'y découvrir Shiraz, la ville des poètes, des roses et des rossignols.

## Shiraz, la ville des poètes

Nous sommes frappés de voir que les Iraniens vouent un véritable culte pour leurs poètes Saadi (1213-1292) et Hafez (1324-1389). Dans le jardin abritant le mausolée d'Hafez, c'est l'heure de la prière et le haut-parleur d'une mosquée voisine déverse des flots de musique et de paroles. La tombe du poète est assez sobre : un petit pavillon ouvert sur les côtés et une pierre tombale où sont gravés des vers du poète.

Une femme se prosterne sur la tombe, l'effleure avec ses 2 doigts tout en récitant des vers. Puis debout, les yeux clos, elle émet un vœu et ouvre au hasard une page du Diwan (le recueil des poèmes d'Hafez), et s'imprègne du 1<sup>er</sup> ver trouvé en essayant d'en comprendre le sens.

La promenade dans ce jardin parfumé, entre orangers et rosiers, au milieu des sarv et des cyprès de Shiraz est particulièrement agréable.

Cette ville abrite également deux joyaux de l'art islamique : les mausolées des frères de l'imam Reza ornés de magnifiques coupes turquoises émaillées. À l'intérieur, nous sommes éblouis par les milliers d'éclats de miroir qui scintillent.

Cette visite sera également pour moi une première rencontre en tête à tête avec un bassidji, membre de la Police des mœurs, muni d'un plumeau bleu à la main avec lequel il pointe toute erreur vestimentaire ou tout écart de comportement. En l'occurrence, ce dernier s'impatientait que je reste seule dans la cour à attendre mon mari...

Enfin, on ne saurait passer sous silence les nombreuses mosquées de Shiraz, avec leurs délicates faïences à fleurs roses.

Par chance, notre séjour à Shiraz se déroule pendant un Festival culturel. Grâce à Shourouk, un des initiateurs de cette manifestation, nous sommes introduits à la musique iranienne et aux danses locales. Sur la scène, une femme récite même des poèmes sur la liberté et les droits de la femme. C'est la première fois que le festival est autorisé, sous cette forme, par le gouvernement.

## Yazd, ou l'immersion au cœur du zoroastrisme

Après six heures de route à travers le désert de roches et de sable du Dasht-e Kavir, nous arrivons à Yazd, une ville oasis tout en pisé, célèbre pour son commerce de la soie et très prospère jusqu'au 17<sup>e</sup> siècle.

Notre séjour nous permet de faire connaissance avec la communauté zoroastrienne, ses autels de feu et ses mystérieuses tours funéraires du silence. On déposait au sommet de ces grandes tours les dépouilles des défunts, livrées aux vautours de manière à ne pas souiller la terre, jugée sacrée, tout comme le feu, l'eau et le vent.

Nous découvrons également un temple zoroastrien où le feu brûle en permanence depuis plus de 1500 ans. Symbole de la pureté et de la lumière, le feu est au centre de nombreuses cérémonies zoroastriennes.

Une autre curiosité de cette ville réside dans ses tours du vent : les maisons disposent de toits plats ou voûtés, surmontés de hautes tours très caractéristiques, percées d'une série d'ouvertures dans la partie supérieure. Ces « tours à

vent » constituent un système de ventilation extrêmement efficace qui permet de faire circuler l'air et rafraîchit l'intérieur des habitations alors que la température frôle les 40 degrés dès le mois de mai.

Mais Yazd reste surtout une charmante étape aux quartiers entièrement en pisé, qui déclinent ses tons ocre et la sobriété de ses lignes arrondies.

## La douce Ispahan, joyau de la Perse

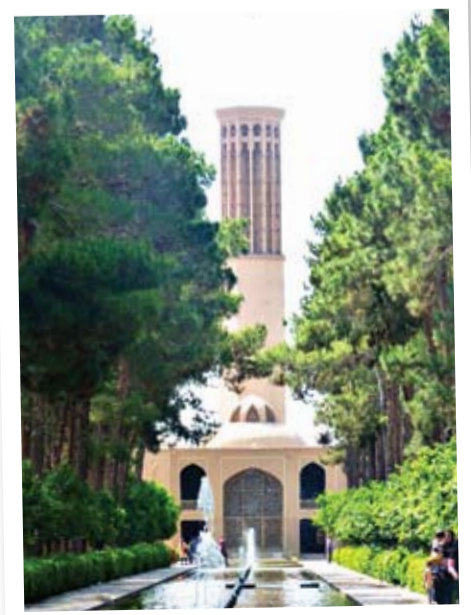
À peine arrivés à Ispahan, nous flânonnons près du pont de Khaju, à la tombée de la nuit : une merveille d'harmonie, de beauté et de délicatesse. Deux étages de galeries enjambent la rivière et l'eau se précipite entre les arches. Des femmes en tchador déambulent dans la galerie supérieure sur un fond de lumière orangée, pendant que deux fillettes s'égayent dans l'eau.

Nous partageons volontiers, pendant un moment, la joie simple des Iraniens assis sur les marches à regarder l'eau couler. La famille élargie de Jaffa, un Iranien d'une quarantaine d'années, nous invite à prendre part à son pique-nique. Alors que la grand-mère porte le tchador, l'épouse et les sœurs de Jaffa, maquillées, au pantalon slim et à la tunique cintrée, portent un simple foulard maintenu par un chignon laissant largement découvrir leurs cheveux. La conversation reste limitée, mais les sourires sont nombreux et nous sentons leur volonté de nous transmettre la richesse de leur histoire et de leur culture.

Ce séjour à Ispahan, après la chaleur torride de Yazd, est un véritable rafraîchissement grâce aux grandes allées bordées d'arbres, aux rives verdoyantes de la rivière Zayandeh-rud et à l'immense place Royale, rebaptisée place de l'Imam après la révolution.

C'est l'une des plus grandes places urbaines du monde, bordée à l'est et au sud par deux mosquées aux coupes émaillées turquoises (la mosquée du Sheikh Loftollah et la mosquée de l'imam), à l'ouest par le Palais Ali Qapu (d'où le roi et sa cour admiraient les tournois de polo) et au sud par un portique d'entrée vers le bazar.

Au milieu de l'esplanade, un long bassin agrémenté de jets d'eau fonctionnant par intermittence reflète ces monuments. À la nuit tombée, les dômes et les minarets illuminés se détachent de l'obscurité et se reflètent dans l'eau. Tout autour, des dizaines de boutiques en tous genres regroupent marchands de tapis comme quincailliers.



Mais Ispahan ne se limite pas à la beauté de son patrimoine islamique. La visite du quartier de Djolfâ nous permet de découvrir la communauté arménienne,

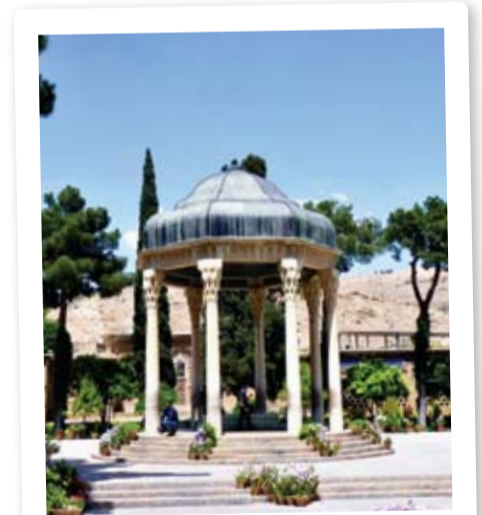


présente depuis le 17<sup>e</sup> siècle. Dans « La petite Djolfâ », du nom de la ville dont les Arméniens étaient originaires, il suffit de lever les yeux pour repérer les croix bien visibles sur les coupes des églises. Le quartier compte encore 12 églises, contre 24 auparavant. La cathédrale de Vank (plus connue sous le nom de Saint-Sauveur), avec sa bibliothèque, son presbytère, son imprimerie et son musée consacré à l'histoire des Arméniens constituent le cœur de la communauté.

Le christianisme est représenté en Iran par plusieurs Églises : arménienne, assyrienne et chaldéenne. Nous apprenons avec étonnement que toutes les trois sont reconnues et autorisées par l'État iranien.

## Un peuple authentique et résolument moderne

Au-delà de ses joyaux de l'art islamique, nous revenons de ce pays conquis par son authenticité, sa singularité et surtout l'hospitalité extraordinaire du peuple iranien.



Tous sont désireux d'échanger avec des Occidentaux et particulièrement soucieux de l'image qu'ils donnent. Certains n'hésitent pas à se définir par opposition au gouvernement et aux images de la Révolution. Ils sont fiers de leur pays et ravis de voir revenir des étrangers.

Nous voulons nous montrer optimistes sur l'avenir de ce pays. Grâce à son fort potentiel industriel, à l'excellent niveau d'éducation de sa jeunesse et au bouillonnement de sa vie culturelle, la République islamique devrait représenter rapidement un des pays émergents les plus dynamiques et pourrait proposer à ses voisins, un modèle de société musulmane apaisée et tournée vers l'avenir.

\* Sabine Schwartzmann

